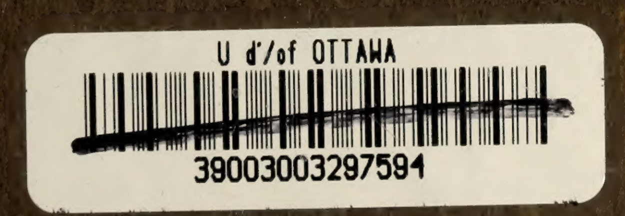
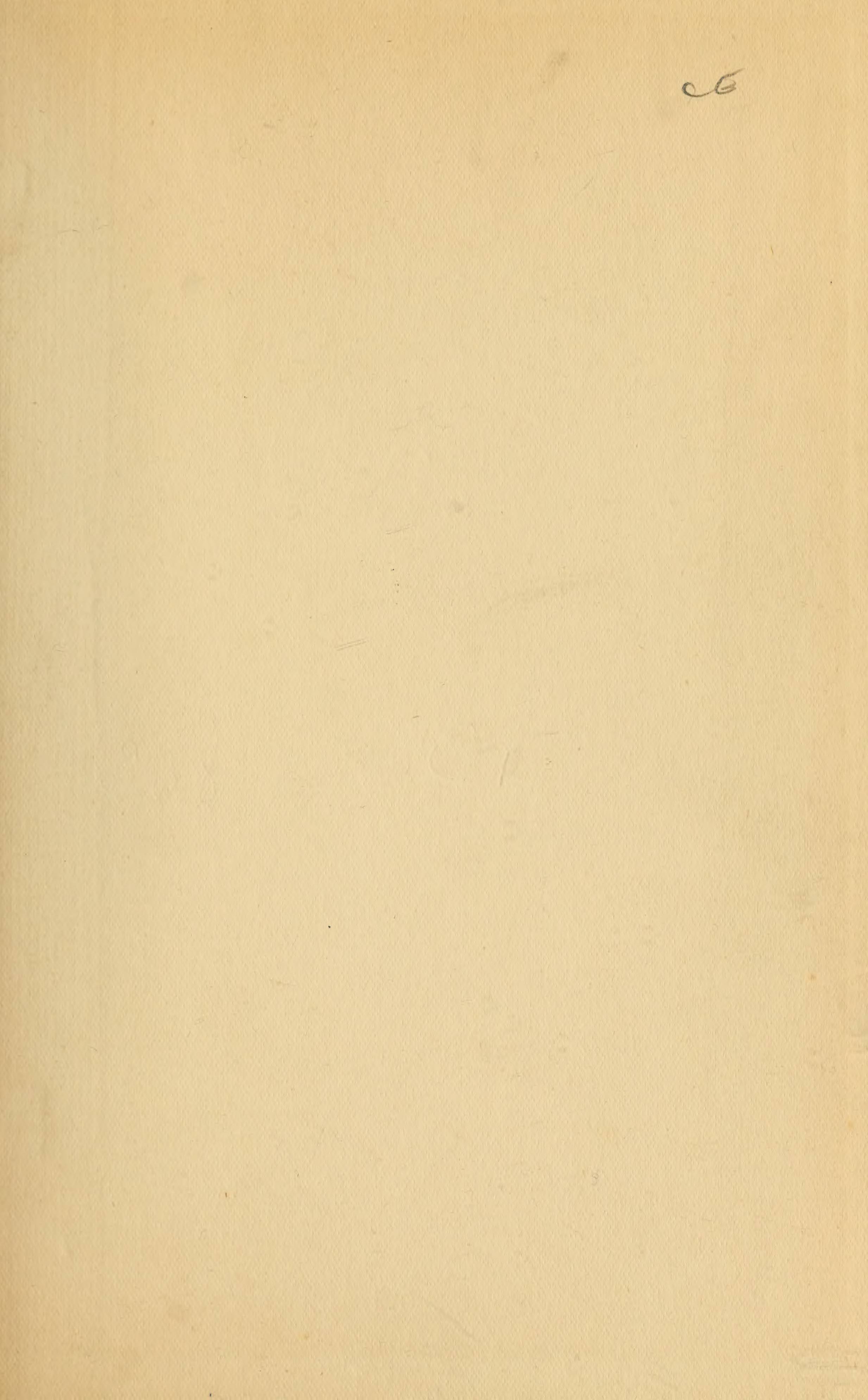
·LE·MAUVAIS·RICHE·





·ANDRÉ·RUYTERS·





à Robert Scheffer

très affectueux souvenir

A Ruyters

LE MAUVAIS-RICHE

PAR

ANDRÉ RUYTERS

LE
MAUVAIS-RICHE



BRUGES
ARTHUR HERBERT Ltd
PORTE STE-CATHERINE
1907



A

ANDRE GIDE

" ... *Le principal au ciel et sur la terre, semble-t-il, ... c'est d'obéir longtemps et dans une même direction* ".

NIETZSCHE

AVERTISSEMENT

J'avoue que j'aurais pris plaisir à placer en cet endroit une sorte de biographie imaginaire du personnage dont je feins aujourd'hui de présenter les œuvres. La figure, le temps et les décors, en vérité, se prêtaient à un haut développement: ils sont de ceux qui font parler une imagination sensible aux accents de l'histoire. Par quelques traits, habilement choisis, il m'eût été loisible au surplus de faire nettement ressortir l'unité doctrinale qui assure la concordance des parties un peu disparates de cet ouvrage. Mais les principes qu'il prétend ébruiter, s'ils n'y sont intrinsèquement contenus, les plus belles explications du monde ne sauraient suppléer à leur absence. Du reste, à trop pousser mon héros, j'aurais risqué d'égarer le lecteur sur mes intentions. Dans Le Mauvais-Riche, *il n'est nullement*

question de désigner un modèle, mais bien un exemple. Ce livre doit être considéré comme une théorie du Caractère, une sorte de petit traité pratique de la conformité à la vocation, conçu à la façon des Exercices Spirituels de Loyola, mais avec des illustrations en plus, pour mieux s'accomoder au goût de l'époque : à chacun ensuite d'interprêter et d'appliquer les méthodes, selon sa spécialité d'action. Rien de plus haïssable dans le monde moral que l'imitation ou même la simple propagation d'un type : cela revient tout bonnement à supprimer l'intérêt et l'imprévu de la vie. L'important pour le Mauvais-Riche, c'est de reconnaître sa Destinée et de s'y consacrer inflexiblement. " Obéir longtemps et dans une même direction ", tel est son mot d'ordre, et en effet, il ne s'agit pas d'une libre acceptation : tout en nous dépend étroitement du tempérament que le sang et la chair nous ont fait. Un Vincent de Paul, à tout prendre, n'eut pas plus de mérite à secourir les indigents que n'en eut Napoléon à brutaliser l'Europe : le mérite pour le premier eût été tout au contraire de violer la veuve et de martyriser les orphelins. La formule du Mauvais-Riche ne nous impose donc que d'être les hommes que nous devons être et d'agir en conséquence :

il ne s'occupe point du surplus : les applications et suites ne le concernent pas : elles sont affaire de convenance ou de simple police. Dans une société que désole l'esprit ignoble de la démocratie, j'estime qu'on ne saurait accepter ces enseignements avec assez d'empressement. Le précieux, du reste, c'est que le Mauvais-Riche ne commande à chacun que le respect de sa volonté propre. Il accueille l'immense variété des individualités : il les suscite, les force et pour faire de nous d'énergiques et conscientes images, ne demande d'autre sacrifice que du superflu. On n'est pas plus éclectique. S'il eût vécu ae nos jours, je l'imagine volontiers applaudissant un Cecil Rhodes, un Deroulède, un Mallarmé ; nul doute d'autre part qu'il n'aurait sifflé à tout rompre un Guillaume II, un Maeterlinck, un Jaurès...

question de désigner un modèle, mais bien un exemple. Ce livre doit être considéré comme une théorie du Caractère, une sorte de petit traité pratique de la conformité à la vocation, conçu à la façon des Exercices Spirituels de Loyola, mais avec des illustrations en plus, pour mieux s'accomoder au goût de l'époque : à chacun ensuite d'interprêter et d'appliquer les méthodes, selon sa spécialité d'action. Rien de plus haïssable dans le monde moral que l'imitation ou même la simple propagation d'un type : cela revient tout bonnement à supprimer l'intérêt et l'imprévu de la vie. L'important pour le Mauvais-Riche, c'est de reconnaître sa Destinée et de s'y consacrer inflexiblement. " Obéir longtemps et dans une même direction ", tel est son mot d'ordre, et en effet, il ne s'agit pas d'une libre acceptation : tout en nous dépend étroitement du tempérament que le sang et la chair nous ont fait. Un Vincent de Paul, à tout prendre, n'eut pas plus de mérite à secourir les indigents que n'en eut Napoléon à brutaliser l'Europe : le mérite pour le premier eût été tout au contraire de violer la veuve et de martyriser les orphelins. La formule du Mauvais-Riche ne nous impose donc que d'être les hommes que nous devons être et d'agir en conséquence :

il ne s'occupe point du surplus : les applications et suites ne le concernent pas : elles sont affaire de convenance ou de simple police. Dans une société que désole l'esprit ignoble de la démocratie, j'estime qu'on ne saurait accepter ces enseignements avec assez d'empressement. Le précieux, du reste, c'est que le Mauvais-Riche ne commande à chacun que le respect de sa volonté propre. Il accueille l'immense variété des individualités : il les suscite, les force et pour faire de nous d'énergiques et conscientes images, ne demande d'autre sacrifice que du superflu. On n'est pas plus éclectique. S'il eût vécu ae nos jours, je l'imagine volontiers applaudissant un Cecil Rhodes, un Deroulède, un Mallarmé ; nul doute d'autre part qu'il n'aurait sifflé à tout rompre un Guillaume II, un Maeterlinck, un Jaurès...

LA FIN
DE ROBINSON CRUSOÉ

Quand je rentrai en Angleterre, épuisé par les dix années d'épreuves et de fatigues de toute sorte que me coûtait ce dernier voyage, je n'éprouvai plus d'autre désir que d'achever paisiblement une carrière que tant de tribulations avaient emplie. En conséquence je dis adieu tout de bon à la mer que je ne comptais plus revoir et m'allai fixer non loin de Bedford, dans la petite ferme que j'avais acquise lors de mon précédent retour. La conviction où j'étais que l'air de la campagne et une vie bien règlée ne laisseraient pas de rétablir ma santé en ce moment fort ébranlée, avait été d'un grand poids sur ma résolution: j'estimais en outre que les travaux des champs, mieux que tous autres, étaient en mesure de

fournir de l'occupation à une activité que l'âge n'avait encore pu ralentir. Les nouveaux aménagements, en effet, auxquels donna lieu mon installation, certaines réformes qu'il me parut bon d'introduire sans délai dans l'administration de mon domaine et, d'une façon générale, le soin que je dus prendre de mettre de l'ordre en toutes mes affaires me tinrent en haleine six mois entiers, pendant lesquels je jouis d'une tranquillité si profonde que je commençai d'espérer qu'il me serait permis avant ma mort de goûter le repos convenable à mon labeur passé, à ma vieillesse et à mon état de fortune.

Mais qui peut se flatter de connaître l'inclination secrète de son cœur ? Au moment où je pensais enfin toucher le prix de mes peines, quelle ne fut pas ma surprise à constater soudain que mon cœur n'avait pas trouvé le bonheur auquel il aspirait et qu'il croyait si bien tenir. Certes, ce n'était pas le désir de nouvelles aventures qui me tourmentait, comme il avait fait durant ma jeunesse : j'en avais eu trop à souffrir pour qu'une

sagesse tardive ne m'éclairât point sur la folie d'un goût pareil. Je ne souhaitais non plus voir encore une fois du pays : mes courses m'avaient ballotté d'un bout à l'autre de la surface du globe et aucun continent, je crois, n'eût été capable de m'offrir un spectacle imprévu. Je ne m'en trouvais que plus embarrassé pour découvrir la cause des accès de mélancolie noire, de langueur maladive qui me saisissant parfois, au sein de mon travail, sans que rien les pût justifier, me remplissaient tout à coup d'un découragement inexplicable et me faisaient presque prendre en dégoût l'existence que je menais.

Tandis que je vaquais à quelque besogne de la ferme, il m'arrivait ainsi de m'arrêter en sursaut et de regarder autour de moi d'un air étonné, comme un homme qui revient d'un profond sommeil. Je sentais ensuite un grand vide en moi, et force m'était de laisser ma tâche abandonnée, car ce qui n'est pas fait avec le cœur est mal fait. Je me rendais alors à Bedford, pour souhaiter le bonjour à l'un de mes voisins. Mais ces visites dont j'attendais un réconfort ne servaient qu'à me

troubler davantage. Sans doute, les braves gens m'accueillaient-ils avec cordialité : je ne m'en sentais pas moins mal à l'aise parmi eux. Qu'étais-je à leurs yeux : un étranger, un inconnu qu'ils n'avaient point vu veillir. Ils ignoraient tout de ma vie. Quelle que fût leur complaisance, ils avaient tôt fait d'épuiser les sujets de conversation que nos relations comportaient. De mon côté, ne comprenant ni leurs soucis ni leurs joies, je ne parvenais pas à prendre de l'intérêt à leur compagnie ; tandis qu'ils parlaient, ma pensée était ailleurs et rien de commun entre nous ne venait jamais la rappeler. En un mot, j'avais été trop longtemps écarté de la société des hommes pour y pouvoir immédiatement retrouver une participation ou un agrément, et force m'était de reconnaître en fin de compte qu'il me fallait chercher ailleurs le remède à mes maux. Je les quittais alors, plus tourmenté que devant, et pour couvrir la voix de ces inquiétudes confuses qui m'inspiraient une méfiance toujours croissante, je me replongeais dans le travail avec une sorte de violence.

Le répit était de courte durée. Encore une fois, au cours de mon labeur, je me dressais brusquement, et passant la main sur mon front, me prenais à demander avec angoisse ce que je faisais en cet endroit et quelle suite de circonstances m'y avait conduit. Un jour, tandis que plein de tristesse, j'essayais de me raisonner, ma pensée, sans que j'y eusse pris garde, se porta aux jours pénibles et cependant bénis que j'avais passés dans mon île. " Ah ! m'écriai-je aussitôt, que n'y suis-je resté !... ". A ces mots, je demeurai épouvanté, comme si quelqu'un en moi venait de les prononcer et que j'avais soudain reconnu sa voix. Je me levai incontinent, et n'osant donner cours à mes réflexions, car je prévoyais trop bien où elles aboutiraient, je me hâtai d'aller chercher à la ferme un asile contre des tentations aussi préjudiciables à mon repos.

Mais on résiste mal à un ennemi qui est dans la place ! Le lendemain je me retrouvai à l'endroit où, pour la première fois, je m'étais ressouvenu de l'île, et m'étant assis, l'image de l'existence heureuse que j'y avais

coulée s'imposa tout à coup avec tant de force à mon esprit que des larmes jaillirent de mes yeux. En proie à une agitation profonde, ne sachant si je devais accueillir ou repousser l'inspiration qui m'était venue, je demeurai une heure entière tantôt me disant : " Retourne, Robinson, dans l'île que tu n'aurais pas dû quitter ; Dieu t'avait tracé la route, tu t'en es écarté, reconnais ton erreur et répare-la tant qu'il est temps encore, " et tantôt : " Bannis ces regrets de ton esprit malade. Ton âge ne te permet plus de tels projets; crains plutôt en les caressant, de tenter la Providence.... ". Ce dernier parti était dicté par la sagesse, et je n'aurais pas dû balancer un instant à m'y arrêter, mais la résistance que, comme malgré moi, j'opposais à l'idée d'un nouveau départ peu à peu se faisait plus timide et plus molle. J'avais beau ressasser les raisons qui s'élevaient d'elles-mêmes contre une résolution si hasardée : elle n'avaient plus de prise sur moi, et déjà j'étais hors d'état de les entendre. Un jour, enfin, que je me sentais plus accablé et plus désœuvré qu'à l'ordinaire, je pris sur

moi de couper court à ces hésitations, et dans une sorte de transport, décidai solennellement de tout abandonner et d'aller retrouver mon île, pour ne plus jamais m'en éloigner.

Je rentrai chez moi en courant et, comme si j'avais craint de me raviser, du plus loin que j'aperçus mon fermier, je lui ordonnai de tout apprêter pour mon départ. Quand je l'eus mis au fait de mes intentions, et qu'il vit bien que je ne plaisantais point, il me considéra avec stupéfaction et fut un instant tout interdit. Ensuite il me dit : " Nul ne quitte impunément la position où Dieu l'a placé ; c'est sans doute parce que votre tâche n'était pas terminée qu'Il vous rappelle là-bas ". Ces paroles empreintes de vraie pitié achevèrent de me fortifier en ma résolution : je l'embrassai avec effusion pour lui marquer tout le plaisir qu'elles me causaient, et le jour suivant, ayant réglé tous mes intérêts, je pris la grand'route de Londres.

Sitôt arrivé, je me mis en quête d'un navire en partance pour le Brésil qui consentît à faire relâche à mon île. Je n'eus pas grande peine à trouver mon affaire, car les relations

avec cette partie du monde étaient devenues bien plus fréquentes qu'autrefois. M'étant muni ensuite de différents objets dont mes voyages antérieurs m'avaient démontré l'utilité et que je prétendais emporter avec moi, je n'eus plus qu'à attendre patiemment que le vaisseau, sur lequel j'avais pris place, levât l'ancre. Par bonheur il ne me fallut pas languir longtemps, et une huitaine ne s'était pas écoulée depuis mon départ de la ferme, que je faisais voile vers la mer des Caraïbes.

Le ciel nous fut propice d'abord, et étant tombés au sortir du canal de la Manche sur une forte brise de S. O. qui ne nous fit pas défaut de toute une semaine, nous prîmes terre à Madère quelque temps avant la date prévue pour cette escale. Déjà je m'applaudissais d'un début si heureux et m'étonnais en plaisantant qu'aucun contre-temps n'eût fait obstacle à mes desseins ainsi que je l'avais pour accoutumé, quand deux jours après avoir quitté les côtes de vue, nous fûmes assaillis par une affreuse tempête. Notre vaisseau heureusement n'était pas trop chargé

et se comporta si bien qu'au bout de quarante heures pendant lesquelles chacun aida de son mieux à la manœuvre, nous nous étions pour ainsi dire habitués à la grandeur du danger. Mais enfin, une nuit, un coup de mer enleva notre gouvernail, et nous nous trouvâmes emportés à la dérive sur les flots démontés. Nul, dès lors, ne douta plus qu'il fût appelé à périr d'une mort prochaine, et le capitaine ordonna que les prières fussent récitées, tant il était évident que nous ne devions attendre de secours que d'En-Haut. En cette extrémité, loin de suivre l'exemple de mes compagnons, je ne m'abandonnai pas au désespoir. J'avais assez souvent vu la mort de près pour ne plus la craindre. D'ailleurs, me disais-je, et cette pensée me prêtait comme une force surnaturelle, périr ici dans cette mer déchaînée, n'est-ce pas une fin digne de ma vie de tribulations et conforme en tous points à ma singulière destinée. L'assurance que je tirais de cette conviction me permit même d'essayer de relever par mes exhortations le courage des malheureux avec qui je m'étais embarqué.

Je fis tant qu'au quatrième jour, les esprits s'étant un peu rassurés, je déterminai le maître-charpentier, quelque risque que présentât encore l'entreprise, à disposer un gouvernail de fortune, ce qui nous mit incontinent à même de reprendre la direction de notre marche. Sur ces entrefaites, le vent vint à tomber, et chacun se trouva dans l'étonnement d'échapper à une catastrophe que l'on n'avait cessé de croire inévitable. Par bonheur, nous ne nous étions point trop écartés de notre route ; nous n'eûmes aussi bien qu'à continuer droit devant nous, et sans autre incident, deux mois après avoir débouché la Tamise, je me retrouvai dans les parages de mon île.

Quelle fut mon émotion en entendant le cri des vigies qui signalèrent la terre et en reconnaissant devant moi les rochers et la grève déserte où un soir de tempête j'avais été poussé ! Pour annoncer mon arrivée, je fis aussitôt tirer le canon et incapable de résister à mon impatience, j'ordonnai qu'on rassemblât mon bagage et qu'on jetât une baleinière à la mer. Quand je touchai au

rivage, plusieurs hommes armés s'y tenaient déjà ; cachés à demi derrière des blocs de rochers, ils observaient avec inquiétude tous nos mouvements. Je les reconnus pour ces Espagnols que j'avais recueillis autrefois et de loin, pour jouir de leur surprise, je les appelai par leur nom. Ils approchèrent alors et soudain l'un deux, comme éclairé par une révélation, frappa ses mains l'une contre l'autre, en s'écriant que j'étais le Seigneur Crusoé. Sur quoi, tous s'empressèrent autour de moi, émus aux larmes et s'excusant à l'envi de ne pas m'avoir remis. Je ne leur en voulus point ; ils étaient bien éloignés de supposer que je reviendrais un jour parmi eux : au surplus, lorsque je les avais quittés, j'étais dans toute la force de l'âge et c'était un vieillard qu'ils revoyaient à présent.

Comme nous en étions là, j'aperçus de loin l'Espagnol à qui j'avais sauvé la vie et qui gouvernait l'île en mon absence. Il s'avançait soutenu par deux hommes, car, ainsi qu'il me l'expliqua plus tard, une de ses jambes était tout à fait paralysée. Je courus à sa rencontre ; nous nous embrassâmes avec

émotion, et il fut quelque temps sans pouvoir prononcer une parole. “ Ah ! Monsieur, fit-il enfin, je n'espérais plus vous revoir en cette vie ! C'est un grand bonheur que le Ciel m'envoie ! Personne ici ne vous a oublié et il ne se passe de jour que nous ne rappelions votre souvenir en le bénissant ! ”. Après que nous eûmes ainsi témoigné la satisfaction que nous éprouvions à nous revoir, je saluai la foule des colons qui, accourus au bruit de mon coup de canon, m'entouraient respectueusement, et leur déclarai que désormais je ne les quitterais plus, ayant résolu de m'établir définitivement dans l'île. Mon ami l'Espagnol à cette nouvelle, ne sut contenir sa joie et il tint aussitôt, quelque difficulté que lui coutât la marche, à me mener jusqu'à mon ancienne demeure de plaisance, qu'il me priait de bien vouloir occuper en attendant qu'il pût préparer un logement digne de moi.

Chemin faisant, je lui posai quelques questions touchant l'état de l'île, ses habitants et la façon dont s'étaient comportés les compagnons que j'y avais débarqués lors de mon dernier passage. Il me répondit que tout

allait bien, que l'aisance et la sécurité de la colonie étaient désormais assurées, mais qu'il avait eu néanmoins bien des difficultés à traverser. Il m'avoua alors que ses compatriotes désiraient ardemment retourner dans leur patrie et qu'il avait eu beaucoup de peine à les empêcher de construire un vaisseau et de s'embarquer à l'aventure. Quant aux Anglais, ils habitaient toujours à l'extrémité opposée de l'île et se tenaient même un peu à l'écart ; les relations entre les deux communautés n'en étaient pas moins cordiales et jamais il n'y avait eu de froissement à déplorer, ce qui, à la vérité, était digne de remarque de la part de gens appartenant à des confessions et à des nationalités différentes.

En devisant de la sorte, nous arrivâmes à l'habitation qui m'était destinée. J'hésitai un instant à la reconnaître, tant les arbustes dont je l'avais entourée autrefois s'étaient développés, mais quand j'y eus pénétré par un passage secret de la palissade, il me sembla soudain que je me trouvais transporté à vingt ans en arrière. Je revoyais chaque chose dans l'ordre et à la place où je l'avais laissée ; moi

seul étais changé, mais j'avais compris enfin où était ma véritable voie et j'y rentrais le cœur plein de piété. Dès qu'on eut rangé mon bagage dans les quelques pièces du logis et que je me vis sans témoins, j'élevai mon âme vers Dieu, en le remerciant de m'avoir conduit sain et sauf jusqu'à cet endroit, et le priai de bénir la retraite d'un homme qui après avoir longtemps vécu comme un insensé, reniait ses erreurs passées et ne souhaitait plus que s'incliner humblement sous la destinée.

Quand je me réveillai le lendemain, je demeurai un instant pénétré d'un bonheur extraordinaire à la vue de tous les objets familiers qui m'entouraient ; mais le jour étant déjà haut, je me fis honte de ma paresse, et plein du désir de revoir mon île en détail et de faire visite à mes compatriotes, je me hâtai de sortir de ma demeure. Dès le seuil, je me vis salué par les cris joyeux d'une troupe d'enfants qui semblaient m'attendre. J'en fus, je l'avoue, un peu dépité, car j'avais compté être seul ce matin. Mais je me reprochai aussitôt ce sentiment et, surmontant ma mauvause humeur, je fis bonne mine

aux petits qui étaient venus vers moi en la simplicité de leur cœur et leur demandai leur nom et leur âge. Ils me répondirent en fort bon anglais ce qui ne laissa pas de me faire plaisir. Ils étaient enfants d'Espagnols qui avaient contracté mariage avec des sauvagesses : leurs traits étaient fins et pareils à ceux de la race blanche : ils avaient seulement la peau un peu foncée.

Quelques efforts que je fisse pour les en dissuader, il tinrent à m'accompagner jusqu'aux établissements des Anglais. Je comptais y surprendre tout le monde par mon arrivée, mais pendant la nuit, on était venu les prévenir, et je trouvai chacun sur pied pour me recevoir. Je fus accueilli par les mêmes transports qui déjà m'avaient salué lors de mon débarquement ; cependant, pour la plupart de ces gens, je n'étais qu'un étranger et presque tous ceux à qui j'avais été utile autrefois étaient morts, entre autres Atkins le forgeron, et la jeune femme de chambre. En revanche, des recrues que je ne connaissais pas avaient augmenté la colonie : je veux dire que de nombreux enfants étaient

nés. On me les amena : ils étaient robustes et agiles et paraissaient bien au-delà de leur âge.

Après que j'eus partagé leur repas et qu'ils m'eurent mis au courant de leurs affaires, les braves gens me ramenèrent chez les Espagnols, auprès de qui j'avais dessein de finir la journée. J'y trouvai la désolation peinte sur tous les visages, et le gouverneur me prenant à part m'apprit combien leur peine avait été vive de voir au matin s'éloigner le vaisseau qui m'avait apporté. Ma venue heureusement détourna quelque peu le cours de leurs regrets et pour les consoler, je me mis à les entretenir familièrement. Je remarquai que, par déférence pour moi, ils évitèrent de faire allusion tant à leur récent chagrin qu'au désir qu'ils éprouvaient de quitter l'île. Le soir, il me reconduisirent en cortège pour ainsi dire à ma demeure où ils ne m'eurent pas plus tôt laissé que, harassé par les émotions et les fatigues de cette journée, je tombai endormi.

Maintenant que j'avais pris langue avec ses habitants et les avais tous trouvés en

bonne santé, il ne me restait plus qu'à parcourir mon domaine. C'est ce que je fis dès le lendemain. Je comptais en même temps, au cours de cette exploration, mettre la main sur quelque idée qui pourrait me servir à arrêter le plan de l'existence que j'allais mener désormais, car je me proposais bien de ne pas demeurer inactif en cet endroit où j'avais appris à connaître le prix du travail et acquis les seules qualités que je possédasse.

Mais avant d'aborder cette partie de mon récit, il faut que je rapporte un incident qui me parut sans importance sur l'instant, mais dont je jugeai par la suite qu'il avait contribué pour une bonne part à me faire prendre la résolution que l'on verra plus loin. On se rappelle la contrariété que j'avais éprouvée quand, mettant pour la première fois le pied sur le seuil de ma porte, je m'étais heurté à une bande d'enfants qui m'attendaient. J'avais pris sur moi à ce moment de dissimuler mon mécontentement; toutefois en les retrouvant le jour suivant, à la même place, enhardis, semblait-il, par

ma condescendance, je ne pus m'empêcher de laisser voir mon déplaisir et les gourmandai assez durement. D'ailleurs à peine les avais-je renvoyés, je me repentis de ma rigueur. Je les rappelai alors et leur signifiai que je voulais bien consentir à ce que deux d'entre eux m'accompagnassent.

Je commençai donc à inspecter mon île. De bien grands changements y étaient survenus. Elle ne ressemblait plus guère au désert inhospitalier que j'avais rencontré quarante ans auparavant : des routes la parcouraient, la forêt avait été en partie défrichée et de riches plantations s'étendaient à la place. Dans la vallée même, je trouvai un véritable vignoble. C'est du produit de ce dernier que les Anglais un instant avaient songé à tirer du vin, mais le gouverneur le leur défendit, redoutant les désordres que pouvait entraîner l'usage des boissons enivrantes. Aussi bien, de quelque côté que je portasse mes pas, je n'apercevais que gens occupés à travailler la terre ou à soigner leurs cultures. A mon approche, ils s'interrompaient et accouraient jusqu'au bord du

chemin pour me saluer. J'éprouvais à ces rencontres une contrainte singulière et que je ne m'expliquais pas nettement. Rien en vérité dans l'attitude de ces hommes n'était de nature à me donner de l'ombrage, mais je ne pouvais les croiser en mes promenades sans un sentiment de réel dépit que j'avais bien du mal à tenir secret. Je dois ajouter que j'étais agacé au plus haut point par la présence continuelle des enfants. Je me repentais maintenant de la faiblesse qui m'avait empêché de couper court à leur indiscrétion, mais il était trop tard et je n'aurais pu leur retirer le privilège de me suivre sans les mortifier et sans mortifier du même coup leurs parents.

Entretemps, comme si j'avais espéré trouver en la sauvagerie quelque chose que les endroits fréquentés ne m'offraient pas, je poussai mes excursions plus loin. Partout, cependant, je retrouvais des traces du voisinage de l'homme, un outil oublié, les cendres d'un campement, quelque colon isolé ; partout aussi mon mécontentement me suivit. Irrité enfin de la persistance d'un sentiment dont

je ne saisissais pas les raisons, je résolus de m'avancer jusqu'au bord de la mer, du côté où les cannibales avaient coutume d'opérer leurs descentes. Anglais et Espagnols s'étaient toujours également tenus à l'écart de cette partie de l'île qui leur faisait horreur et où d'ailleurs ils demeuraient exposés au danger d'une rencontre funeste. Charmé de la solitude qui y régnait, je me déterminai à passer une journée entière en cet endroit et comme je n'avais pas emporté de vivres avec moi, je chargeai les deux petits garçons qui m'accompagnaient d'aller en quérir auprès des Anglais dont l'établissement était le plus rapproché de nous.

Je consacrai les instants que je restai seul à réfléchir sérieusement à ma situation. Je ne pouvais me dissimuler que j'étais loin d'avoir trouvé la tranquillité que j'attendais. L'espèce d'irritation que je ressentais à trouver sans cesse des hommes sur mon chemin demeurait toujours inexplicable pour moi et je me la reprochais sévèrement, car je pensais que la misanthropie dont un vieillard ne peut se défendre en était cause. Mais il y

avait encore autre chose qui attirait mon attention. Tout était si bien réglé dans la colonie, chacun y remplissait une tâche si bien définie qu'au bout du compte, il ne se présentait dans l'île pas plus de place pour moi qu'en Angleterre. Il est vrai que j'avais voulu me mettre à la besogne comme tous les autres colons, mais ils s'étaient récriés et ne l'avaient pas permis, alléguant qu'il ne séait pas que celui à qui ils devaient tout fût obligé de pourvoir à sa subsistance, alors qu'ils étaient là pour l'assurer. En outre, l'aisance était venue, les besoins avaient diminué et je n'aurais rien pu faire qui ne fût inutile. Je me voyais donc de toute façon condamné à l'inaction, et cet état auquel je n'étais guère habitué achevait d'aggraver mon embarras.

J'en étais à cet endroit de mes réflexions quand les enfants revinrent avec des provisions. Je poussai un soupir alors et m'efforçai de bannir pour un temps ces préoccupations de mon esprit. Mais au soir je reconduisis mes petits compagnons jusque chez eux, car j'étais déterminé, de guerre lasse, à confier le secret de mes inquiétudes au gouverneur, en

qui j'avais grande confiance et qui était un homme de sens. Je le trouvai soucieux : déjà j'avais remarqué que les Espagnols à ma vue montraient une certaine gêne. Je n'eus du reste pas à l'interroger : il s'ouvrit à moi avec beaucoup de franchise de ce qui faisait l'objet de son tourment. " Monsieur, commença-t-il, je vous ai dit précédemment que mes compatriotes désiraient avec ardeur revoir leur pays, auquel ils sont toujours attachés et qu'ils ont quitté depuis près de vingt ans. Je vous ai avoué aussi qu'ils m'avaient toujours prié de leur permettre de construire un vaisseau qui pût les porter à la colonie la plus proche. J'ai su m'opposer à leurs projets jusqu'à ce jour en leur représentant que nous étions vos sujets, que vous nous aviez confié cette île, votre domaine, et qu'ils ne pouvaient l'abandonner sans votre assentiment. Depuis que vous êtes ici, leur projet s'est fortifié et hier, ils sont venus, tous ensemble, me supplier d'obtenir l'autorisation qu'ils souhaitent, de construire un bateau et de tenter la mer. Je ne leur cachai pas que cette conduite était pleine d'ingra-

titude, à présent surtout qu'ils ont le bonheur de vous compter parmi eux. Mais ils n'ont rien voulu entendre ; j'ai dû céder à leurs instances et promettre de vous exposer leur demande — ce dont je vous prie de m'excuser ".

Je ne pus d'abord répondre, tant la surprise me suffoquait, non que je fusse étonné de leur désir, bien naturel en vérité, mais plutôt à cause du sentiment tout nouveau que cette communication venait de déterminer en moi. Enfin, m'étant un peu remis, je dis à l'Espagnol que je ne pouvais me prononcer tout de suite sur un sujet aussi important et, prétextant la réflexion que j'y devais donner, je le quittai pour être seul avec moi-même.

Je n'en revenais pas d'avoir pu envisager comme une délivrance le projet dont mon ami le Gouverneur m'avait entretenu. Mais il y avait encore autre chose : à mon empressement à saisir au vol l'idée d'être enfin seul dans l'île, je venais de découvrir la raison du mécontentement que j'éprouvais depuis mon arrivée. Ce n'était pas uniquement l'île qu'il me fallait, mais la solitude aussi. J'avais cru

qu'il importait à mon bonheur de vivre en un endroit déterminé du monde ; je m'étais trompé, je reconnaissais maintenant que ma destinée véritable était de vivre seul et d'acheter ma vie au prix d'un travail de tous les instants, ainsi que je l'avais fait autrefois.

On conçoit que dans ces conditions je ne fus pas longtemps à prendre un parti. Aussi bien, m'étant rendu dès le lendemain chez les Espagnols, qui m'attendaient avec anxiété, quelle ne fut pas la joie de ces pauvres créatures quand je leur appris que je consentais à les laisser partir, " Toutefois, déclarai-je en terminant, je pose comme condition formelle à votre départ que jamais plus vous ne reveniez ici... ". Quoiqu'ils fussent étonnés de cette exigence singulière, ils y souscrivirent volontiers, et j'eus de la peine à modérer l'expression de leur gratitude. L'un d'eux alors osa avouer que, pour tromper l'attente, ils avaient déjà construit, en cachette, le vaisseau dont ils voulaient se servir. Le gouverneur les en blâma : mais j'excusai cette fraude, car j'avais appris qu'il faut beaucoup pardonner aux hommes qui sont possédés

d'une passion vive. — Monsieur, me dit-il à son tour, quand nous fûmes seuls, vous avez bien voulu ne pas vous offenser de leur ingratitude : j'espère cependant que vous n'avez pas supposé un instant que je les suivrais. Je reste où vous êtes. Je me suis un jour déclaré votre esclave, je ne retire pas ma parole, quoique, ajouta-t-il avec un sourire, un pauvre homme comme moi ne puisse plus rendre de bien grands services ". Je n'avais pas prévu que le Gouverneur refuserait de suivre ses compatriotes et cette circonstance contrariait tous mes desseins ; il avait toutefois l'air si grave et si pénétré en me parlant de la sorte que je ne me sentis pas le courage de combattre sa détermination. Je me contentai de lui faire observer qu'il devait bien considérer l'occasion, que jamais plus sans doute elle ne se représenterait, et enfin, qu'étant le chef de ces hommes, il lui fallait peut-être les suivre par devoir.

Le samedi suivant, qu'ils appellent jour de la Vierge, les Espagnols quittèrent l'île. J'avais exigé qu'ils prissent avec eux tout ce qui leur appartenait, leurs outils, leurs meu-

bles et la récolte de l'année. " Vous ignorez, leur disais-je, combien de temps durera votre voyage et d'une façon générale, on ne saurait prendre assez de précautions contre le malheur. " Ce faisant, j'avais d'ailleurs une autre idée qui trouvera son explication dans la suite. Ils partirent en pleurant ; chacun d'eux m'embrassa, ainsi que le Gouverneur qui était demeuré inébranlable en sa résolution, et profitant de la marée, ils poussèrent leur vaisseau à flot.

Pendant que les Espagnols faisaient leurs préparatifs, je n'avais pas cessé de travailler à la réalisation de mon plan. Du jour où j'eus compris que ma tranquillité exigeait que l'île fût déserte, je m'étais bien juré de ne reculer devant rien pour me procurer la solitude. Du côté des Espagnols, on a vu que je n'avais guère rencontré d'obstacle ; le désir qu'ils éprouvaient de quitter le lieu de leur exil allait de lui-même au devant de mes vues. J'étais moins certain de la réussite quant au départ de mes compatriotes. Heureusement, je m'avisai de l'expédient qu'on va voir. J'avoue qu'il m'en coûta d'abuser de leur

simplicité ; mais quand la fin est juste, il n'est pas défendu parfois d'employer quelque ruse. Un jour donc, m'étant rendu chez eux, je pris les hommes à part et leur tins le discours suivant : " Depuis que je suis revenu parmi vous, il me paraît qu'aucun spectacle n'est plus capable de faire éclater à tous les yeux l'infinie bonté de Dieu que celui de l'île où vous vivez. Vous étiez, il y a dix ans, dénués, misérables, à peine abrités, incertains du présent et de l'avenir : vous voilà tous dans l'abondance et vous jouissez en sécurité du fruit de votre application. En un mot, vous êtes heureux là où vous n'auriez jamais imaginé autrefois qu'on pût goûter un instant de plaisir. Certes, vous louez Dieu en conséquence, et je sais que la dignité et la modération avec laquelle vous jouissez du bonheur qu'il veut bien, vous accorder sont une excellente façon de lui prouver votre gratitude : je crois cependant qu'il est un point sur lequel vous vous êtes montrés d'une négligence bien coupable. Je veux parler de l'éducation de vos enfants. Il ne suffit pas, en effet, de rendre à Dieu le culte qui lui

est dû. Il faut encore que par nos soins ceux qui n'ont pas la joie de le connaître, apprennent à lui adresser de justes louanges. Vos enfants ont les mêmes raisons que vous d'être reconnaissants envers le Tout-Puissant : pourtant, que savent-ils de Celui à qui ils doivent tout ? Il y là une grande responsabilité, et je ne saurais assez répéter qu'il est de votre devoir de les instruire fortement de ce côté ; d'abord pour qu'ils puissent unir leurs voix à vos actions de grâce, ensuite pour éviter que plus tard, ils ne se laissent prendre aux pièges de la fausse religion... "

Ils demeurèrent sans répondre à mes paroles, et leur contenance exprima une véritable consternation. Cependant, l'un d'eux, s'enhardissant, dit : — Nous leur avons appris à respecter et à craindre le nom de Dieu, nous leur avons appris les prières et parfois nous leur lisons des passages de l'Évangile, mais nous n'avons pas osé leur mettre la Bible entre les mains, car il s'y rencontre certaines choses sur lesquelles il n'est pas bon d'attirer trop tôt l'attention des jeunes enfants. Nous avions pensé que cela suffisait. "

A cela, je répliquai que les Papistes invoquaient aussi le nom de Dieu et lisaient comme nous les Évangiles, qu'en conséquence leurs enfants pouvaient fort bien être amenés dans la suite à confondre leur croyance avec notre religion. J'ajoutai enfin qu'une circonstance particulière aggravait encore leur cas, à savoir qu'aucune bénédiction religieuse n'ayant sanctionné les unions qu'ils avaient contractées avec des sauvagesses, leurs pauvres enfants se trouvaient être tous illégitimes et conçus dans le péché. Cette dernière considération acheva de les affliger ; ils ne pouvaient d'ailleurs que reconnaître la justesse de mes observations et, incapables d'imaginer un remède à leur situation, se regardaient mutuellement avec désespoir. Je ne voulus rien ajouter ce jour-là et les quittai non sans avoir promis de revenir bientôt.

Quand je les revis, ils étaient aussi embarrassés qu'au premier moment, et les larmes aux yeux, ils me supplièrent de leur donner un conseil. Je leur déclarai alors que s'ils tenaient au salut de leurs enfants, ils n'avaient d'autre parti à prendre que de quitter l'île

au plus vite et gagner en cabotant l'un des établissements de Tobago dont j'avais reconnu qu'ils n'étaient pas très éloignés. Cette solution d'abord les frappa de surprise : ils se demandaient l'un à l'autre pourquoi ils ne s'en étaient pas avisés plus tôt ; d'ailleurs ils ne balancèrent pas un instant à l'adopter et décidèrent sur le champ de construire plusieurs grands canots qui pussent tenir leurs familles, ainsi que les natifs qui leur servaient de domestiques. Comme les Espagnols venaient précisément de quitter l'île, je leur recommandai encore, pour un motif qu'il est facile de deviner, de ne communiquer leur projet à personne et même d'éviter dorénavant tout rapport avec les autres habitants, afin, leur dis-je, que ceux-ci ne prétendissent les imiter ou les suivre. J'avais eu soin aussi de leur imposer les mêmes conditions que j'avais mises au départ des premiers. Les pauvres gens s'y étaient soumis avec peine, mais comme, d'un côté, ils n'avaient pas le choix et que d'un autre, ils reconnaissaient que l'instruction religieuse de leur progéniture ainsi que leur propre situation

commandaient ce sacrifice, force leur fut de se résigner à la nécessité de ne plus jamais revoir l'île qui leur avait si longtemps tenu lieu de patrie.

Quand ils eurent terminé leurs préparatifs, je leur fis don de tout ce qu'il me restait d'argent, afin qu'ils ne se trouvassent pas au dépourvu en abordant dans une colonie, et le jour suivant, le vent étant favorable, ils partirent, emmenant leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves et des provisions de toute sorte.

Je rentrai chez moi en un état d'agitation qu'il me serait difficile de décrire. Je ne pouvais assez me féliciter du succès de mes artifices, mais par-dessus tout, j'étais transporté de joie à la pensée que je me trouvais seul désormais dans l'île et que j'allais pouvoir reprendre la vie de travail que j'avais eu la folie d'abandonner. Sans plus perdre de temps, je me résolus aussitôt à pourvoir à mon installation et à transporter mon domicile, de la maison de plaisance où je m'étais fixé provisoirement, à mon ancienne demeure en vue de la mer, qui était bien plus commode et

qui du reste m'ayant toujours abrité, ramenait plus vivement en mon esprit le souvenir de mon premier séjour. L'Espagnol ne put qu'approuver mon dessein et nous commençâmes aussitôt le déménagement. A la vérité, impotent comme il était, le gouverneur ne m'y fut pas d'une grande utilité, mais je ne m'en plaignis point : je commençais ainsi dès la première heure l'existence laborieuse que j'avais résolûment choisie. Ayant fait plusieurs paquets de tout ce que contenait la maison, je les chargeai un à un sur une espèce de brouette et non sans beaucoup de difficulté, les charriai jusqu'à ma nouvelle habitation. Comme il ne pouvait marcher, je dus transporter mon ami le gouverneur de la même façon. Il ne me laissa pas faire sans s'excuser des peines qu'il me causait et saisit même cette occasion pour reprocher aux Anglais l'indifférence et la froideur qu'ils témoignaient à mon égard en ne donnant plus signe de vie. Je feignis de ne pas avoir entendu ce qu'il disait, et tout en le plaisantant sur son équipage, le convoyai jusqu'à notre demeure. A cause de la palissade qui

en défendait l'entrée, j'eus encore beaucoup de mal à l'y introduire ; enfin ayant réussi à le hisser sur l'échelle et à le faire glisser de l'autre côté, je le laissai mettre l'ordre au logis et m'en fus chercher le restant de nos meubles. Après une demi-douzaine de voyages extrêmement pénibles et qui ne me prirent pas moins de cinq heures, j'arrivai à ma demeure avec la dernière charge et m'accordai un repos bien mérité. A vrai dire, j'étais si animé par l'heureuse issue de mes manœuvres que je ne sentais pas la fatigue et qu'après le souper que m'avait préparé le gouverneur, je le quittai encore une fois pour me promener quelque temps sur la plage.

Mon cœur débordait de félicité. Maintenant, faisais-je à haute voix, maintenant, Robinson, te voilà ramené à la vocation que tu n'aurais jamais dû oublier. Ce n'était pas sans dessein que Dieu t'avait fait vivre vingt-six ans à cette place. Tu n'as pas compris le plan de sa Providence et il t'a fallu douze ans d'erreur et d'inquiétude pour te ramener dans la bonne voie. On ne se

dérobe pas à sa destinée ; tant que tu ne te rendis à son appel, tu as été malheureux. Compare à ton agitation d'autrefois le contentement où tu te trouves aujourd'hui et apprécie tout ton bonheur. Enfin je tombai à genoux sur le sable et levant mes mains jointes, je rendis grâces à Dieu de m'avoir éclairé, d'avoir secondé mes efforts et même de m'avoir laissé comme compagnon l'Espagnol infirme, afin qu'étant obligé de travailler pour deux, je fusse mieux à même de regagner le temps que j'avais perdu à courir hors du chemin que, dès ma naissance, sa Miséricorde infinie m'avait tracé.

ARIANE A NAXOS

MORALITÉ

“ La route des Indes est semée de dangers ”

VASCO DE GAMA

PERSONNAGES

BACCHUS

SILÈNE

ARIANE

HERMIONE CRÉOUSE	Suivantes d'Ariane

ACTE PREMIER

Les coudes aux genoux et la tête reposant entre ses mains, Ariane est assise au bord d'une fontaine qui, jaillissant de la pierre, s'épanche en une sorte de bassin naturel. Une haute muraille de roches bleues, derrière, ferme la vue. Le site est étroit, aride et dur. A droite, on aperçoit la lisière d'un bois dont Silène, d'abord, et Bacchus, peu après, débouchent.

SCÈNE I

BACCHUS, SILÈNE, ARIANE

SILÈNE *(s'essuyant le front)*

Plaisante excursion ! Ma parole, je suis rendu.... Par une chaleur pareille, faut être

enragé... Et pourquoi, je vous le demande, grands Dieux !.. (*en avançant, il découvre soudain Ariane et s'arrêtant court*). Tiens, une femme !.. Qu'est-ce qu'elle fait là ?.. Et pas mal, ma foi... (*se retournant vers Bacchus*). Pstt, hé, mon fils !.. Par ici... J'aperçois une dame... Ce doit être l'oiseau...

BACCHUS

Une femme, dis-tu ?.. Eh quoi ! Serait-ce Ariane déjà ?... Montre... (*en la voyant il s'arrête à son tour*). Par le ciel, Silène, tu l'as deviné, c'est elle !.. Voilà bien ce merveilleux visage que les larmes ont pâli... Ah ! je te reconnais, Ariane que jamais je n'ai vue... Telle qu'en ce moment tu m'apparais, c'est ainsi que je savais te trouver, âme tendre et suave qui n'a su résister au malheur !... (*Silène s'est approché sur la pointe des pieds et la considère en tous sens*). Doucement, Silène, doucement ! Elle repose : prends garde de l'éveiller ! Le sommeil sans doute lui semble-t-il un répit précieux.... Et puis, elle s'effrayerait en apercevant soudain des inconnus

devant elle... Qu'elle est belle !... Je ne pensais pas trouver une femme aussi parfaite : sa renommée seule m'attirait ; sa beauté, je le confesse à présent, eût suffi !... En vérité, comment as-tu pu, Thésée, mépriser tant de grâces et sans en avoir épuisé tout le suc, rejeter loin de toi un fruit si délicieux ?

SILÈNE *(qui s'est penché vers elle, recule brusquement)*

Ah bah ! Mais elle ne dort pas !...

(Ariane lève la tête et, à la vue des étrangers, se dresse en sursaut. Moment de silence).

BACCHUS *(s'inclinant)*

Pardonnez, Madame, à des voyageurs qui, par mégarde, vous ont surprise. Nous cherchions notre route parmi ces rochers ; nous étions bien éloignés de croire qu'en cette solitude, nos pas pussent éveiller autre chose que l'écho...

ARIANE

J'ai perdu l'habitude du visage humain ; vous m'avez en effet émue tout d'abord, mais ma sauvagerie seule est coupable et je ne puis vous en vouloir. Etrangers, quoique l'île où le hasard vous a conduits soit funeste et dénuée, soyez-y les bienvenus et permettez à l'exilée de vous offrir les seuls présents dont son hospitalité dispose, ces sièges de pierre et cette eau pure.

SILÈNE *(en s'asseyant jette un coup d'œil oblique à Ariane dont la contenance l'embarasse).*

Volontiers, ma foi !... Car il fait fort chaud et on ne peut pas dire que l'ombre ici soit gênante. Je le disais encore, il y a un moment... (*Brusquement*) Ah ! tenez, Madame, je devrais me taire, mais il faut que je vous l'avoue tout de suite : vous m'étonnez ; positivement, vous m'étonnez... Comment ! vous pleurez toujours !... Car tu as vu, n'est-ce pas, petit, elle pleurait...

BACCHUS *(tiré de la contemplation où il s'absorbait)*

Assez, Silène, tais-toi ! Excusez-le, Madame ; c'est une nature rugueuse, l'écorce rebute, son cœur toutefois est excellent. Et sur ces paroles indiscrètes, gardez-vous de croire que nous soyons venus ici, attirés par la curiosité de votre douleur...

SILÈNE *(interrompant)*

Juste ! Il dit la vérité, Madame. Je ne sais pas m'exprimer, moi ; je n'ai pas de manières, mais c'est bien là ce que je voulais dire... Non, ce n'est pas la curiosité qui nous amène : nous sommes venus au contraire pour tâcher de vous aider.

ARIANE *(inquiète)*

Que dit-il ?

BACCHUS

Silène, encore une fois, tiens ta langue !... Madame, je ne puis le contredire. Sa fran-

chise maladroite devance mes précautions. Certes, je n'ai pas à cacher mon dessein comme une chose honteuse ; mais un peu de prudence ne messied pas, et je ne voulais tout de suite vous en parler. C'est bien avec l'espoir d'apporter un adoucissement à vos maux que j'aborde cette île où, victime d'une trahison, Madame, vous consumez dans les larmes des jours dignes de pitié...

ARIANE *(le visage durci)*

Vous êtes bien bon, étranger et je vous remercie. Mais, croyez-m'en, laissez là cette inutile et généreuse entreprise... Mon infortune n'est point de celles que quelques paroles soulagent ; tous vos efforts n'y feraient rien: gardez plutôt d'aviver par un zèle malvenu des souffrances qui sont assez cuisantes et pour quoi il n'existe pas de remède...

SILÈNE *(bonhomme)*

Ouais !...

ARIANE

....Même si vous me l'apportiez dans le

pan de votre manteau, je repousserais la consolation. Ma destinée est remplie : je ne suis plus qu'une plante brisée et qui attend la mort.

SILÈNE

Allons, allons, Madame, n'exagérons rien ! Et d'abord, toutes les femmes dans votre cas disent la même chose.

(Bacchus laisse échapper un mouvement de colère : il saisit Silène par l'épaule, d'un geste impérieux lui commande de s'en aller. Quand Silène, un peu penaud, s'est éloigné, il revient vers Ariane).

SCÈNE II

BACCHUS, ARIANE

BACCHUS

Ah j'ai honte des paroles qu'il vient de prononcer !... Oubliez-les, Madame, je vous en

conjure ! C'est un insensé, une âme basse et vile ; le spectacle le plus touchant n'a pu le faire sortir de son naturel... Mais, au nom du Ciel, gardez-vous de me confondre avec lui dans votre indignation...

ARIANE *(s'est rassise au bord de la fontaine.)*

Rassurez-vous, étranger, je ne me souviens plus de ce qu'il disait et je n'ai pas de colère. Peut-il être encore une offense, après celle que m'infligea Thésée ?... C'est pourquoi ne vous mettez point en peine : allez donc, rejoignez votre compagnon et laissez la condamnée à son sort.

BACCHUS

Partir, Madame, partir sans aller jusqu'au bout de ce qui depuis tant de jours fut le plus cher et le plus profond de mes désirs : ne me le demandez pas !... Si vous saviez avec quelle impatience, j'attendais le moment de vous approcher, si vous saviez le devoir sacré que je m'étais imposé et de quelle ferveur

délicate, je comptais user pour vous convaincre !... Vous vous défiez à présent : la grossièreté d'un intrus a compromis tous mes projets. A peine m'écoutez-vous, et sans doute, déjà je vous importune. Ah, si par un habile détour, j'avais pu surprendre votre attention, certes vous eussiez compris que je ne venais point persuader votre âme de renoncer à sa douleur. Le blessé ne peut fuir sa plaie, et jusqu'à la mort vous porterez au cœur la cicatrice du coup qui vous accabla. Du moins aurais-je voulu vous apprendre qu'il est une façon de supporter l'infortune qui en fait une gloire et comme une amère bénédiction... Comprenez-moi : vous voyez bien qu'il ne vous est pas défendu de m'entendre et qu'il n'est rien en mes intentions ou en mes discours dont il vous faille prendre ombrage. Combien de fois, méditant votre sort éclatant et pitoyable, n'ai-je pas souffert à penser que, toute à vos larmes, vous en méconnaissiez l'éminence et ne songiez à retirer des évènements dont vous êtes victime le profit admirable qu'ils

vous proposent ! Eveiller en vous le sentiment de la grandeur du rôle que vous pouvez jouer, voilà, Madame, le dessein qui m'amène ici, et quand je parlais de consolation, c'est aux âpres plaisirs que permet la soumission à la destinée, que je prétendais faire allusion...

ARIANE

Vous riez-vous de moi ?... Cessez ce jeu cruel et vous éloignez plutôt !... Ai-je à refuser ou à accepter mes maux, sais-je pas mieux que personne leur étendue et leur nombre ; et vous voudriez de leur excès même me voir tirer vanité ?... Etranger, si vous étiez malheureux, vous ne parleriez pas ainsi ; vous sentiriez que rien ne peut adoucir un tourment que tout en cette île achève d'irriter... Ah ! pourquoi les larmes ne m'ont-elles aveuglée ; du moins n'apercevrais-je pas, cent fois le jour, des objets qui me rappellent tant de souvenirs déchirants ! Partout je revois Thésée; tout me parle de lui : pas une heure que n'empoisonne une implacable mémoire! Je vis

les yeux baissés, j'évite les endroits autrefois familiers à nos pas ; depuis le soir qu'il me quitta, je n'ai plus voulu regarder la mer... Peines perdues ! Saurais-je oublier que je suis abandonnée et misérable sur une grève dont les oiseaux même se détournent. La douleur alors me suffoque, je tombe, je perds connaissance. Heureux moments où je ne pense plus, que ne peuvent-ils durer toujours!.. Hélas, je me ranime bientôt : il faut vivre et souffrir encore, et bien avant ma raison, mes sanglots m'en instruisent !...

(Elle se cache le visage dans ses mains.)

BACCHUS

Voilà bien, Madame, ce que je redoutais. Un tel discours me devrait décourager : il achève au contraire de me démontrer combien l'entreprise était urgente, et j'y puise une ardeur renouvelée. Vous avez perdu le soin et l'amour de vous-même ; votre âme, comme une glace au soleil s'est fondue ; vous vivez sans espoir, sans but, et dans la

situation incomparable où les Dieux vous ont placée, loin de soupçonner l'importance de votre destinée, vous ne découvrez en tout ce qui vous arrive que sujet de plaintes et d'inutiles regrets... Non, Madame, je ne suis pas venu pour essuyer vos larmes ou endormir votre peine, mais pour conformer votre cœur aux circonstances, lui en révéler la signification merveilleuse et faire de la créature gémissante que vous êtes en ce moment, l'Ariane immortelle qui doit désormais du haut de ces rochers proposer aux postérités son exemple éloquent...

ARIANE *(se levant.)*

Etranger, je ne saisis guère vos paroles. Il n'est qu'une façon de souffrir, et c'est là une chose que l'on n'apprend point. Peut-être vous raillez-vous de moi, mais il serait impie l'homme que ne toucherait pas le sort d'Ariane : je vous souhaite de n'être pas celui-là. Adieu.

(Elle fait quelques pas pour s'éloigner.)

BACCHUS

Adieu ?... Non pas, Madame ! Je ne m'éloignerai point sans avoir tenté auprès de vous un dernier effort. Je vous en prie, restez !... Un moment, Madame, un moment encore... *(Ariane de la tête fait signe que non.)* Ou bien, laissez-moi espérer qu'un autre jour, mieux préparé à l'entreprise délicate, je saurai pour vous émouvoir trouver des mots plus impérieux, plus pénétrants et plus vifs. Demain, Madame, permettez que je vous revoie, ensuite si je n'ai réussi à gagner votre confiance, vous me repousserez pour jamais...

(Ariane hésite un moment, elle s'éloigne enfin, entre les rochers, sans mot dire.)

SCÈNE III

BACCHUS, *puis* SILÈNE, CRÉOUSE, HERMIONE

BACCHUS

Ah j'avais tout si bien préparé ; mais la

bêtise de Silène a rendu mes plans inutiles... Je me suis soudain trouvé en défaut et quelle timidité singulière en même temps m'a saisi ! Je n'osais plus donner cours au flot affectueux et pressant qui me montait aux lèvres... J'eusse voulu pouvoir me taire en la regardant. Par Dieu ! aussi je ne croyais pas trouver une femme si belle...

LA VOIX DE SILÈNE, (*au loin*)

Eh ! Bacchus, Bacchus !...

BACCHUS

Vieillard stupide, ivrogne ! Si sa langue maudite ne lui eût pas brûlé la bouche, j'aurais peut-être su captiver le cœur ombrageux d'Ariane !

SILÈNE (*sort du bois, traînant deux jeunes femmes après lui*)

Eh bien, mon fils, comment ça a-t-il marché ? Mal, hein ? Parbleu, je m'en doutais. Tout de suite en la voyant, je me suis dit : il n'y a

rien à faire avec cette femme-là... Moi, du moins je n'ai pas perdu mon temps... Regarde les jolies perdrix de roches que j'ai dénichées... Il n'a pas fallu longtemps pour les apprivoiser... Ha, ha ! Je n'ai pas eu de peine à consoler, moi... Celle-ci même, tiens, le croirais-tu, eh bien, elle est déjà amoureuse de moi...

HERMIONE *(en riant)*

Tu mens, vieux bouc !...

CRÉOUSE *(se tournant vers Bacchus)*

Ne l'écoutez pas ! Il est vrai que je l'ai suivi : mais il y a si longtemps que je n'ai plus vu d'homme ; je le croyais jeune encore : maintenant je sais qu'il est vieux et laid...

SILÈNE *(se rapprochant)*

Que nous contes-tu là, petite biche ? Tu me calomnies, je pense... Ah ! c'est mal, fi !... Hermione est plus gentille que toi...

Allons, ne boudons plus, tiens, ris un peu et je te ferai un cadeau...

(Comme il s'avance vers elle, Créouse se réfugie auprès de Bacchus.)

BACCHUS *(se réveillant soudain)*

Encore là, sac à vin ! Je ne sais ce qui me retient de t'arracher les oreilles !...

(Silène s'enfuit avec des gestes grotesques en emmenant Hermione).

CRÉOUSE *(timidement)*

Et moi, dois-je partir aussi ?...

BACCHUS *(sans se retourner)*

Oui !... *(demeuré seul, il va s'asseoir, pensif, au bord de la fontaine.)* Ah ! Bacchus, te serais-tu douté qu'il y eût tant de douceur à s'asseoir au bord d'une fontaine, en songeant aux yeux clairs d'une jeune femme ?...

ACTE DEUXIÈME

La scène représente le sommet en pente d'une falaise. Un pan de montagne occupe la droite ; la roche à gauche tombe à pic et laisse voir en contre-bas, au delà d'une plage couverte de coquelicots, la mer spacieuse et bleuâtre. Silène, assis sur une grosse pierre essaie d'attirer à lui Créouse qui se défend.

SCÈNE I

SILÈNE, CRÉOUSE

CRÉOUSE

Allons, laisse-moi ; tu me dégoûtes, vieillard ! Penses-tu donc que je n'ai pas entendu ce qu'hier tu disais à Hermione !... Tu te

flattes aujourd'hui de me troubler avec les mêmes paroles !... Ta galanterie est un vêtement qui s'ajuste à toutes les épaules : je n'en veux pas...

SILÈNE

Quelle erreur est la tienne !... Crois-tu qu'après t'avoir vue, petite rose des sables, j'aie encore le cœur de m'occuper d'Hermione ? Ah ! tu as mal compris : souvent nos oreilles nous trompent ; écoute mieux maintenant et viens près de moi.

(Il essaie encore une fois de l'attirer sur ses genoux.)

CRÉOUSE *(l'évitant)*

Laisse-moi, te dis-je, outre gonflée ! Tes caresses sauraient-elles me faire oublier que tu es vieux ? Pouah ! Je ne puis te regarder sans impatience...

SILÈNE *(vexé)*

Tu es dure, jeune fille, pour un homme qui ne te veut que du bien !... Sans doute

n'ai-je plus vingt ans, et je ne nierai point que Bacchus soit mieux que moi ; mais ne va pas t'imaginer que ce sont là friandises pour ta bouche.

(Créouse rougit tout à coup, mais n'en continue pas moins de fixer sur Silène des yeux hardis et méprisants.)

Tu sais ; je ne dis pas ces choses-là pour te faire de la peine... Tu es digne, assurément, de tous les hommages... Mais Bacchus, vois-tu, roule en sa tête un tas de pensées : c'est un garçon très occupé ; alors, il n'a pas le temps d'arrêter ses regards sur un frais visage comme le tien. Moi, au contraire — et Dieu merci ! — je n'ai pas tant de soucis... (*Il se lève, se dirige vers Créouse.*) Tiens, faisons la paix, je ne vais pas te manger après tout ; et si tu es bien sage, je te parlerai de Bacchus. (*Par derrière, avec précaution, il l'enlace.*)... Tu ne peux t'imaginer combien je connais d'histoires sur lui... Tu verras !... Allons, c'est convenu, hein ?... Embrasse-moi...

CRÉOUSE *(le repoussant)*

Jamais !

(Elle se sauve.)

SILÈNE

Eh bien ? Quelle mouche te pique ?... Créouse, Créouse !... (*Au moment de s'élancer à sa poursuite, il s'arrête tout à coup.*) Hein ! que vois-je ? Pas possible !... Bacchus avec Ariane... Elle a donc consenti à l'entendre aujourd'hui... Eh mais !... Il commence à se passer des choses intéressantes ici, et je pense Silène, mon vieux Silène, que nous ne perdrons rien à écouter un brin la conversation !... (*Il se dirige vers les roches à gauche.*) Il y a là d'ailleurs des petits coins qui ont l'air fait exprès pour m'abriter... Ah ! ah ! Ça va être excessivement drôle. Mais motus, plus un mot !

(Il disparaît entre les pierres, au moment où Bacchus entre, soutenant Ariane.)

SCÈNE II

BACCHUS, ARIANE, *puis* SILÈNE

ARIANE (*se laissant tomber sur un quartier de roche*)

Laissez-moi m'arrêter un moment ici, je vous en prie... Ah, pourquoi vous ai-je écouté ?... Ce court trajet a ranimé toutes mes souffrances et je n'en puis plus ! Du moins dans la retraite que je m'étais choisie, pouvais-je oublier certaines choses... Ici, tout me redit ma triste histoire ; je la vois écrite sur les rochers, sur le sable, sur le ciel même. Pourquoi vous ai-je suivi ?... Je croyais souffrir : je me trompais ; il me semble maintenant que ma peine seulement commence... Non, vous ne pouvez savoir, Seigneur, de quels souvenirs à mes yeux ces lieux sont chargés ! Ce petit bois d'oliviers que tantôt vous m'avez fait traverser, c'était là que Thésée et moi, nous allions à midi nous étendre : parmi la mousse et les feuilles mortes, j'eusse pu retrouver les traces jumelles de

nos corps... Sur ces pierres-ci, à la chute du jour, nous nous asseyions : la fraîcheur du soir y arrive plus vite qu'ailleurs et ainsi elle paraît plus douce... C'est lui, c'est Thésée qui rangea ces roches afin de me faire un siège grossier... Je me rappelle tous ses gestes, tous ses regards, toutes ses paroles... (*Se levant.*) Ah ! Je vous en supplie, Seigneur, partons, reconduisez-moi à l'antre obscur que je n'aurais pas dû quitter !... Je ne veux plus rien voir...

BACCHUS

Ne m'accusez pas d'inutile cruauté. Si j'ai tenu à vous faire passer par tant d'endroits mémorables, ce n'était point pour réveiller en vous des souvenirs cuisants, mais bien pour aider votre âme à secouer son inerte et pesant désespoir. Votre douleur, Madame, est semblable à une blessure négligée ; avant d'y poser un appareil, il faut qu'elle rejette le sang corrompu dont elle est engorgée. En l'accablement où je vous trouvai, n'attendant de répit que de l'excès même de votre mal, vous souffriez moins du coup qui vous abat-

tit que de la façon que vous aviez eue d'accueillir vos disgrâces. Vous étiez sans volonté, sans pensée, croupissante comme une eau trop longtemps immobile. Une infortune telle que la vôtre, Madame, veut être regardée en face. J'ai prétendu vous tirer brusquement de l'inaction qui vous consumait, et si je vous ai menée ici, c'est afin qu'à la faveur d'un choc douloureux, vous sentiez cette indigne inconscience se changer en un sentiment lucide, énergique et définitif. Aussi bien, levez la tête, ne craignez point de considérer ce qui vous entoure : les larmes que vous verserez, Madame, sont salutaires ! c'est le sang noir qui sort de la plaie. Et pour achever la triste tâche que je vous impose, poussez jusqu'au bout de cette falaise et regardez la mer que vous avez mis tant de soin à éviter.

(Il la prend par la main et la conduit jusqu'au bout de la falaise.)

ARIANE (*après un instant de silence*)

Ah ! Je la reconnais !... Elle est telle qu'au

soir où pour la première fois je déplorai qu'elle fût déserte... Voilà bien, près des rives, ces eaux vertes et sans profondeur où l'on ne peut naviguer... Oui ! Je la reconnais, rien n'a changé !... Voici les roches couvertes d'écume, voici l'écueil isolé ; c'est derrière lui que je vis le vaisseau de Thésée disparaître. Je suis tombée sur le sol alors, inanimée et froide. Il n'est pas revenu : sa main pour un dernier adieu ne s'est pas levée ; peut-être même ne regardait-il plus l'île où, injurieux amant, il m'abandonnait. Ah! quand jadis, je l'aperçus, victime destinée au Minotaure, pourquoi mon faible cœur s'émut-il de sa beauté ?... Que ne le laissai-je périr !.... Je ne l'aurais pas aimé, je ne me serais pas condamnée à l'exil, aux larmes et à la honte de l'aimer encore... — Imprévoyante, je le sauvai. Il me dut la vie, les honneurs ensuite, et je m'applaudissais de ses succès, j'eusse voulu pour lui pouvoir faire plus encore... Je touche ici l'amère récompense de ma générosité. A quelle extrémité m'a-t-il réduite et que suis-je à présent : une infortunée que les veilles et l'affliction ont flétrie et qui seule, sur une

plage barbare, attend une mort qui ne veut pas se hâter. — Rien n'a su l'attendrir, ni la pitié, ni la reconnaissance : Il a fui... Ah ! tant pis... Il me semble que je le hais maintenant, je connais enfin l'indignité de sa conduite ; aussi n'est-il plus de pardon pour lui, et de ce moment, je ne veux plus le regretter...

BACCHUS

Ah ! Madame, la noble parole !... En vérité, il ne faut jamais rien regretter. Tout évènement présente en soi quelque utilité, et nous pouvons en trouver dans l'affliction comme dans la joie, dans un pleur comme dans un sourire. Attentifs à son développement, faisons profiter notre âme de la leçon incessante que tout lui donne, et ne nous occupons pas du reste. Les êtres et les évènements n'auront ainsi d'autre valeur que celle que notre intérêt leur prête. Laissez là le vain regret de Thésée ; qu'y a-t-il encore de commun entre lui et vous ?.. — Ne songez plus désormais qu'à recueillir le fruit qu'une

expérience cruelle vous propose.... — Quand, pour la première fois, j'invoquai la grandeur de votre sort et le prestige surhumain que vous y pouviez trouver, vous ne m'avez pas compris. Laissez-moi maintenant y revenir : apprenez enfin à accepter la tâche que vos malheurs vous imposent, appréciez-en le sens et, pour vous consacrer toute entière à l'étude et au culte de votre destinée, oubliez dès ce jour et votre race et votre passé et Thésée lui-même,..

ARIANE *(machinalement)*.

...Oui !...

(On entend tout à coup, derrière les rochers où il s'est caché, Silène éclater de rire. Bacchus se précipite, le découvre et l'amène par l'oreille, confus et hilare à la fois.)

BACCHUS

Que faisais-tu là ?... Pourquoi as-tu ri ?...

SILÈNE *(se frottant l'oreille et saluant Ariane).*

La, la!.. Ne te fâche pas... Ce n'est rien. Je dormais. J'étais là par hasard. Un pur hasard, je vous jure... Vos voix m'ont réveillé... J'ai ri alors. J'ai ri parce que je suis bête, sans savoir pourquoi... Comme ça, tenez. *(Il rit.)* Mais je n'ai rien entendu, je vous jure que je n'ai rien entendu...

(Bacchus l'interrompt et le chasse d'un air de dégoût.)

SCÈNE III

BACCHUS, ARIANE

BACCHUS

Ne vous inquiétez pas, Madame : c'est un simple, il ne sait ce qu'il fait ; à peine devez-vous lui en vouloir.

ARIANE

Oui, oui, vous avez raison... Mais comment, Seigneur, pouvez-vous supporter un tel homme auprès de vous ?...

BACCHUS

Eh ! Pensez-vous que je l'estime ?... De sa société pourtant j'ai su me faire un avantage. Silène me représente ma caricature : il me déforme à mes propres yeux ; l'incessant contraste qu'il présente avec mes vœux, me met en garde contre ma négligence ; il m'est un avertissement ainsi, et sa grossièreté dès lors travaille elle-même à mon exaltation ?... — Pareillement, Madame, cette île et tout ce qu'elle renferme doit apporter un perpétuel tribut à votre ferveur. Sans doute, n'y sauriez-vous faire un pas sans vous heurter à quelque souvenir funeste, mais quelle voix en revanche s'exhale pour vous de ces arbres, de ces bois, de ces eaux, de ces rochers ! Rien ici n'est sans éloquence, tout vous y rappelle qu'une destinée incomparable désormais vous impose des devoirs auxquels je veux accoutumer

votre esprit !... Ah ! ne repoussez point cet unanime conseil et que ce ne soit plus à Thésée ou à son amour que votre âme s'attache, mais à faire de vous une forme assez parfaite pour exprimer, sans le diminuer ni le trahir, l'enseignement pathétique que vos malheurs vont donner au monde ! Songez à la situation unique où les circonstances vous ont placée : jamais un cœur se trouva-t-il mieux à même de manifester sa vertu ? Tant d'êtres travaillèrent toute une vie à rassembler les éléments de leur caractère, à se constituer une figure morale, et en une heure, pour vous, les évènements ont suppléé à l'effort des longues années. Princesse, beauté sans égale, amante chérie, vous viviez dans l'enivrement d'un bonheur que tout semblait favoriser, et soudain vous vous trouvez seule et misérable sur une plage déserte : vous n'étiez qu'Ariane autrefois, vous voilà Ariane abandonnée. O dignité redoutable ! Considérez quelle est dès ce jour l'importance du moindre de vos gestes !... Chacun suivait la la trace éclatante de votre fortune : votre disgrâce tout à coup répand une universelle

stupeur, et en un moment, pour vous plaindre, tous les hommes tournent les yeux vers cette île. Comprenez donc la vertu de l'exemple que vous pouvez donner au monde si, relevant un front que la douleur ennoblit, vous dressez sur Naxos l'héroïque statue d'une âme qui, acceptant son lot, sut en comprendre la signification, s'approprier la fatalité elle-même, et mit désormais tous ses soins à ne point descendre du faîte éclatant où un jour elle se trouva portée !... Direz-vous encore que j'eus tort naguère de vous proposer cette hautaine consolation, et le sentiment d'une gloire si délicate, croyez-vous qu'il ne puisse alléger l'infortune ? Vous n'avez pas voulu m'écouter alors : plaise aux Dieux que j'aie réussi à vous ébranler aujourd'hui... Prendre conscience de soi-même, c'est là l'essentiel ; une âme avertie de sa vocation n'y échappe plus... Allons, debout, Ariane !... Il est temps de devenir immortelle, et l'heure est passée des soupirs. Ne voyez plus en tout ce qui vous arrive que le moyen d'assurer la perfection de l'attitude où vous vous arrêtez, et ne pleurez plus ; les larmes importent-elles

encore au sentiment nouveau qui vient de naître en vous !... Bientôt, même, à sentir votre âme d'accord avec ce qui l'entoure et quelle harmonie intime vous unit à ces paysages austères, une sorte de serénité religieuse tombera sur vous. Et les hommes qui tantôt allaient s'appitoyer vous considèreront avec surprise : qui pourra, en vous voyant, refuser son admiration à une si haute patience. Chacun s'émerveillera de l'adresse souveraine avec quoi vous avez su déjouer l'adversité, et votre grâce même à cette démonstration prêtera une force imprévue... Car votre beauté est précieuse, Ariane, et gardez-vous de croire que les épreuves l'aient pu diminuer... Sont-elles flétries ces joues à qui le sel des pleurs a donné l'éclat sans dureté des fleurs et des fruits : sont-ils éteints ces yeux, où l'attention en ce moment allume une flamme exquise ?... Vous êtes belle, Ariane, comme au jour où Thésée ne vous avait pas encore vue... Vous étiez la fleur alors, vous êtes la grappe à présent, abondante en délices et gonflée des sucs les plus riches.

(Penché vers elle, il s'arrête tout à coup et considère avec une sorte d'extase Ariane qui l'écoute, immobile et pensive. D'une voix changée, il continue après un instant de silence.)

Ou bien, Madame.... Ou bien, si l'exigeant devoir rebute votre chair délicate et qui ne sait renoncer à ce que l'existence lui réservait de joie, quittez cette île et rentrez dans la foule des humains. Vous y pouvez être heureuse encore : l'amour n'a pas qu'un visage, c'est insulter sa puissance que le croire si borné ; il emprunte pour sourire des masques divers et ne pensez pas que sur une seule bouche le baiser soit doux !... Oui, si vous avez pitié de vous-même, du pur flambeau qui va se consumer dans la solitude, fuyez et, instruite par l'expérience, retentez l'aventure merveilleuse de la vie... A quel bonheur magnifique ne pouvez-vous prétendre et qui ne se ferait un plaisir suprême de vous aider à oublier les injures anciennes : les Dieux mêmes, Ariane, si vous le permettez, vous aimeront...

(Emporté par la chaleur de son discours, il fait le geste de l'enlacer : elle tressaille tout à coup, recule d'un pas.)

ARIANE

Seigneur, pardonnez-moi, je ne vous comprends plus... Tantôt vous m'exhortiez à tirer une raison d'être de mes malheurs et, déjà, séduite par vos paroles, j'osais regarder en face l'écrasante destinée que vous m'avez révélée ; il faudrait à présent que je les oublie, et vous me parlez, je crois, de choses que je ne puis entendre sans honte... Excusez-moi, si je me trompe, mais je suis devenue semblable à une barbare, et mon esprit déshabitué de tels entretiens en est tout troublé... Pour saisir votre pensée il me faut me recueillir : permettez donc, Seigneur, que je me retire.

(Elle salue Bacchus interdit et s'éloigne.)

BACCHUS *(se frappant le front)*

Est-il possible ?... Qu'ai-je osé lui dire !...

Quel démon perfide a égaré ma pensée !... Ai-je pu en un instant oublier ainsi tout ce que je lui devais... Ah, rougis, Bacchus, tu es aussi vil que Silène ; comme lui, tu ne sais commander à tes appétits grossiers !... C'est donc là ce que tu prétendais obtenir : elle connaît ton hypocrisie à présent et te méprise... Mais aussi, Ariane, pourquoi es-tu si belle ?...

(Silène avec précaution sort d'entre les rochers ; il s'avance à pas de loup vers Bacchus qui ne l'entend pas venir et lui met la main sur l'épaule.

SCÈNE IV

BACCHUS, SILÈNE

BACCHUS

Encore là !... Tu épiais toujours ?... Ah! bête brute, je devrais te crever les yeux...

SILÈNE *(reculant)*

Pas d'emportement, mon fils !... La, calme-toi !... Je t'ai interrompu mal à propos ; je m'en irai, si tu veux, mais j'avais quelque chose à te dire... Vois-tu, il ne faut pas repousser le conseil du vieillard. Sans doute, je pourrais me taire, mais Silène n'écoute que son bon cœur, il oublie les injures, et l'affection l'emporte en lui sur le ressentiment...Eh bien, Bacchus, sérieusement je crois qu'il serait temps de s'en aller. (*Tout bas.*) Tu es amoureux de cette petite femme qui oublie de pleurer quand tu lui parles...

BACCHUS *(agité)*

Que dis-tu ?...

SILÈNE

Voyons, ne fais donc pas semblant de ne pas comprendre...

BACCHUS *(marchant de long en large)*

Que servirait de nier ! C'est la vérité

qui sort de cette bouche stupide !... Tu es amoureux, Bacchus, tu es amoureux d'Ariane !...

SILÈNE

Moi, vois-tu, je ne comprends goutte à tes affaires : mais je me suis dit : s'il reste ici, il ne fera plus rien de bon. C'est un homme flambé... — Alors...

BACCHUS *(avec violence)*

C'est bien, tais-toi à présent et sois tranquille : nous partirons.

SILÈNE

Encore furieux !... Quel triste caractère tu deviens, mon fils !... Ne t'irrite donc pas ainsi... Je t'ai prévenu dans ton intérêt, car pour moi, je ne demande qu'à rester dans cette île... J'y ai des distractions : je console, moi aussi...

BACCHUS *(le secouant par le bras)*

Demain, te dis-je, demain, nous partirons !...

SILÈNE *(se dégageant)*

Eh ! c'est bon, nous partirons demain... Tu oublies que je ne suis plus jeune, tu me secoues comme un prunier.

BACCHUS

Au vaisseau ! Allons, marche !... Ah ! tu voulais partir... Eh bien, sois content, nous partirons... Au vaisseau, fainéant !...

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME

On aperçoit la maison d'Ariane, carrée, basse et sans étage. Un figuier en ombrage le seuil, et elle est de toute part entourée par la montagne. Il y a un banc à gauche ; à droite, un petit escalier taillé dans le roc conduit à une sorte d'observatoire d'où l'on peut voir la mer. Des myrtes çà et là croissent parmi les pierres bleues.

SCÈNE I

SILÈNE *puis* ARIANE

SILÈNE (*entre en scène portant une outre sous le bras.*)

Ah ! m'y voilà enfin !... Cet endroit est d'un accès bougrement difficile... Soufflons un

peu !... (*Il s'assied sur le banc...*) D'ailleurs il ne convient pas de se présenter aux dames dans l'état où je suis... Et puis, je ne perds rien à réfléchir un instant, car, en vérité, c'est un affaire bien hasardée que je me suis mise là sur les bras !... Silène, encore une fois ton bon cœur te conduit où tu n'as que faire... Mais tant pis ! Je ne puis approuver les façons de Bacchus, et cette jeune femme attire toute ma sympathie... A peine commençait-elle d'oublier ses malheurs, et voilà Bacchus qui, à son tour, l'abandonne... Pauvre petite, que dira-t-elle en apprenant que nous partons tout à l'heure... Aussi, quel démon oblige Bacchus d'y mettre tant de hâte !..... Ah ! tout cela nous annonce une scène bien mouvementée... Heureusement, j'apporte ici de quoi adoucir la séparation. (*Il désigne du doigt l'outre.*) Quand elle aura dans le corps une gorgée de ce vieux vin... Ha, Ha !... Bacchus pourra danser sur la tête, elle ne s'en apercevra pas... Certes, je fais un sacrifice, car ce vin, c'est... (*Il baise son pouce et fait une grimace significative*)...

mais Ariane, ma foi, le vaut bien. (*Se levant.*) Allons, on a beau traiter Silène de vieille bête, il n'en est pas moins plein de ressources.. A présent, à l'ouvrage !... (*Il heurte la porte*)... Eh ! Madame...

(*Ariane paraît au seuil de la maison, Silène la salue très bas ; il a toujours l'outre sous le bras.*)

Faites excuse, Madame, si je vous ai dérangée !... Mais je tenais absolument à vous parler... Voyez-vous, je me suis mal comporté envers vous ; j'ai dit des choses que j'aurais mieux fait de tenir par devers moi... Oh ! je sais bien que vous ne m'en voulez pas : n'empêche que ça m'ennuyait d'être en reste avec vous... Alors, j'ai pensé : Silène, tu vas acheter ton pardon — ; et me voici : je vous apporte un petit cadeau, un peu de ce vieux vin...

ARIANE (*étonnée*)

Du vin ?...

SILÈNE

Comment, vous ne savez pas ? Au fait, j'oubliais : on vit un peu à l'écart en cette île. Eh bien, voilà, c'est un petite invention de Bacchus... Une merveille, Madame ! Je vous promets que vous m'en direz des nouvelles. Et tenez, puisque vous ne la connaissez pas, vous allez y goûter tout de suite... (*Il tire une petite coupe de sa tunique, l'emplit.*) Buvez-moi ça... (*Comme Ariane hésite*)... Oh ! vous ne voudriez pas me faire cette peine...

ARIANE (*après avoir bu*)

Quelle étrange liqueur !... Elle est très douce et très forte en même temps.

SILÈNE

N'est-ce pas ?... Je vous l'avais bien dit !... Et ce qu'il a de curieux dans l'affaire, Madame, c'est que le goût à chaque gorgée varie... Ainsi, (*Il emplit de nouveau la coupe*) je parie que vous ne le reconnaîtrez pas...

ARIANE (*vidant la seconde coupe*)

Mais oui, vous avez raison !... Et c'est Bacchus, me dites-vous, qui a trouvé le secret de cette liqueur... — Ah ! comme cette coupe était chaude, je ne m'en aperçois qu'à l'instant...

SILÈNE

Oui, Madame, Bacchus lui-même l'a inventée, comme ça, en se jouant, croirait-on; car notez qu'il n'y a rien au monde de plus simple et de plus naturel : c'est tout raisin, avec un peu de résine pour aiguiser le goût, — et cependant quel corps, quel vertu, quel feu !... Aussi, ça lui a fait du coup sa réputation.

(Il tend une troisième coupe).

ARIANE

Non, merci, Silène, je n'en veux plus...

SILÈNE

Je vous prie, Madame, cette coupe encore

en l'honneur des Dieux, et pour ne point faire honte à mon présent...

(Tandis qu'elle boit, il se frotte les mains.)

ARIANE (*laissant tomber la coupe*)

Ah, dans celle-ci qu'y avait-il ?... N'y avez-vous rien mêlé !... (*Elle se passe la main sur le front.*) Qu'est-ce donc que j'éprouve...

SILÈNE (*à voix basse*)

Parfait, parfait !... Trois coupes de vin pur... Bacchus peut venir maintenant. Elle ne comprendra mot de ce qu'il va dire et tout marchera comme sur des roulettes.

(Il disparaît.)

SCÈNE II

ARIANE, *puis* BACCHUS

ARIANE

Mon front est lourd, et je ne vois plus

clair... Qu'est-ce donc que j'éprouve ?... Je n'ose faire un pas, il me semble que je tomberais aussitôt... Et quelle est cette chaleur soudaine qui a coulé en moi ?... Pourquoi ai-je bu ?... Ah ! j'ai eu tort, j'aurais dû me méfier de Silène... Mais non, s'il m'avait versé quelque drogue, un poison, j'en ressentirais déjà les atteintes... Une force allègre et inconnue, une ardeur fervente au contraire, anime tous mes membres... Vivante certes je le suis, et ce sang qui bondit en mes veines, qui me frappe ici, là, aux tempes, aux poignets... ah ! ce n'est pas le sang d'une malade... Ma tête tourne, il est vrai, et je sens mes yeux malgré moi se fermer, mais ma pensée demeure lucide. Je n'ai pas oublié la moindre parole de ce vieillard; je pourrais répéter tout ce qu'il m'a dit... Jamais même ma mémoire avec autant de vivacité ne m'a servie !... Mes souvenirs autour moi sont comme des images peintes sur un mur. (*Saisie tout à coup de stupéfaction.*) Eh quoi ! Ariane, se peut-il, est-ce bien toi !... Tu te souviens et tu ne gémis plus ; tu prononces le nom de Thésée et tu ne pleures pas !... O prodige, dans

la lumière éclatante qui me pénètre, comme tout cela me paraît terne et lointain !... Si Bacchus m'entendait, il jurerait que je goûte enfin l'exaltante consolation qu'il m'a promise... Mais non, ce n'est que l'effet de cette liqueur... Merveilleuse liqueur !... Silène n'avait pas menti... Ah! qu'il vienne Bacchus, qu'il vienne : je lui dirai ce qu'elle a opéré en moi, qu'Ariane n'est plus Ariane et que son cœur qu'elle croyait à jamais brisé, emplit maintenant sa poitrine comme d'un battement d'ailes... Ma souffrance, la trahison d'un amant, le long et mortel martyre de mes veilles, tout cela n'est plus ; j'entre avec une âme changée dans une autre vie, et me voici frémissante et nouvelle comme une jeune fille qui jamais n'a parlé à un homme...

(Elle se cache le visage dans les mains et n'entend pas venir Bacchus qui lentement se dirige vers elle.)

BACCHUS

Madame... (*Ariane tressaille, se retourne et rougit*) C'est en tremblant, Madame, que je

m'approche de vous. Depuis les paroles imprudentes qu'hier, un élan irréfléchi m'arracha, je n'ai plus connu de repos; la crainte de vous avoir déplu sans cesse me poursuit ; l'attente, le regret et l'espoir m'ont toute cette nuit tenu en suspens. Ne croyez point au surplus que je les veuille rétracter ; si je viens à vous aujourd'hui, c'est moins pour les faire oublier que pour les expliquer au contraire. Ah ! Madame, si vous estimez digne de foi la sincérité d'une âme qui jamais à quelque chose de charmant ne sut se refuser, laissez-moi parler. Sans impatience, sans colère, je vous en supplie, écoutez-moi, et quelque hardiesse qu'il vous semble y découvrir, prenez garde de désespérer trop tôt ce qui est devenu le rêve exquis et religieux de ma vie. (*Lentement et regardant Ariane dans les yeux, comme pour juger de l'effet de chacune de ses paroles.*) Tout à l'heure, je vais partir... Le devoir m'appelle ailleurs et je ne puis tarder. Mais je ne m'en irai pas seul, car ce que je demande, Madame, c'est que vous montiez avec moi sur le vaisseau qui m'emportera... Certes, je parais renier ainsi le patient effort

de tous mes discours : songez, Ariane, que je les avais conçus avant de vous connaître. Votre beauté inattendue a confondu tous mes plans. Non, vous ne pouvez plus longtemps languir dans la solitude, limiter votre action aux bords étroits de cette île, et croire au premier obstacle la destinée révolue... Votre jeunesse, votre force, votre grâce s'y opposent : l'austérité et les larmes ne leur conviennent point ; elles vous désignent au contraire aux préférences les plus marquées de la fortune. Vous vous consumiez dans le regret du passé : je vous ouvre l'avenir. Dans un heure, si vous le voulez, vous verrez à l'horizon, avec ces roches décharnées, disparaître le reste de vos douleurs oubliées : ce soir déjà, vous découvrirez d'autres rivages et, débarquant sur une terre où nul ne vous connaît et où vous ne connaissez personne, vous sentirez une sorte de renaissance miraculeuse transformer votre vie toute entière. Par pitié de votre beauté, de tout ce qu'il est en vous de tendresse inassouvie et de ferveur intacte, ne méprisez pas l'offre que je vous fais. Partons, Ariane, et cédant à

une amitié qui vous est dévouée, laissez ici, comme on laisse un vêtement usé, les longs souvenirs de jadis, pour apprendre à nouveau, par mes soins, la douceur de vivre avec le plaisir d'espérer. Parce que l'amour une fois vous trahit, croyez-vous qu'il ne soit point de loyauté parmi les hommes... Je veux être là, Ariane, pour vous manifester le contraire, car je vous aime, sachez-le, et ne souhaite désormais que vous voir heureuse.

(*Ce disant, il l'a enlacée; il lui baise la bouche enfin.*)

ARIANE (*se dégageant et avec force*)

Il suffit, Seigneur, n'ajoutez plus un mot! Je ne vous ai pas interrompu, et vous avez baisé mes lèvres. Mais il est temps de partir enfin. Ne tardez point davantage... Allons, Bacchus, laissez-moi, et puisque vous m'aimez, fuyez, car le sort d'Ariane est d'être abandonnée...

BACCHUS

Ariane, m'avez-vous bien entendu et que me répondez-vous?... Est-ce un jeu?...

ARIANE

Un jeu, Bacchus, non pas ! Par vous j'ai appris à m'approprier les événements : je me suis servi de vos sentiments, aussi bien, pour pénétrer plus étroitement mon cœur de ses devoirs. Oui, j'aurais pu d'un mot vous arrêter ; je ne l'ai pas fait, je tenais à vous écouter jusqu'au bout. Quel sens et quel profit moral aurais-je tiré de notre rencontre si vous étiez parti sans m'avoir laissé cette confidence passionnée ? Je sais maintenant que vous m'aimez : quand je me retrouverai seule à nouveau, j'aurai dès lors, une fois de plus, le droit d'accuser l'amour, et, suivi d'une fuite si prompte, votre aveu n'aura pour effet que de m'attacher définitivement à ma destinée... Rien donc ici ne vous retient plus, Bacchus : partez...

BACCHUS

Sans vous !...

ARIANE

Sans moi, oui, Bacchus. Pensiez-vous que j'eusse sitôt oublié vos leçons ?... J'étais

une cire intacte quand vous vous êtes approché de moi : vos paroles sont gravées désormais en mon esprit, rien ne pourra les effacer. C'est à cette île que je dois mon élévation : je ne veux point en quittant ses bords paraître abdiquer ma douloureuse grandeur. Cette île seule offre à mon action un digne théâtre ; c'est ici que Thésée m'abandonna, c'est ici qu'à votre tour, il me faut vous voir partir... Ah ! j'ai compris enfin quelles subtiles concordances unissent mon âme à ces paysages désolés. Je ne les maudis plus à présent, ils sont le décor conforme de ma destinée : par eux ma pensée se sent appuyée ; ce n'est plus un vain souvenir que j'y trouve, mais une leçon, Bacchus, un encouragement énergique. Ici, ma figure morale a atteint le point le plus élevé de son développement : qu'irais-je faire ailleurs ; indécise et dépaysée, je ne pourrais que décliner ou m'amoindrir. Je veux au contraire mettre tous mes soins dorénavant à livrer à la postérité, sans ombre et sans tache, l'exemple admirable dont vous-même, Bacchus, m'avez révélé le prix — Vous suivre : quelle figure ferais-je donc parmi les

hommes ? Leur inutile pitié s'attendrirait à mes malheurs, ils s'évertueraient sans doute, à me consoler, mais bientôt accoutumés à ma présence, rien ne me signalerait plus à leur attention, et j'aurais du coup perdu le fruit de mes longues misères. Non, encore une fois, c'est à cet endroit que le devoir m'enchaîne ! Il me faut y ériger patiemment la statue que réclame ce socle impérieux. D'ici, je dois montrer aux hommes ce qu'est une âme dévouée à sa propre beauté. Sur tout cela vous m'avez éclairée ; je gémissais quand vous êtes arrivé, pour un peu à présent je remercierais le destin de m'avoir fourni cette occasion insigne de m'illustrer. Peut-être quand vous aurez disparu à l'horizon, sentirai-je en face de la mer vide un regret monter en moi : je m'en féliciterai, car il prêtera soudain à l'attitude où je veux me figer, une sincérité émouvante; derechef, je serai Ariane abandonnée !... Et ne me conseillez point de plaindre ma jeunesse ou ma beauté : l'une et l'autre en la tragédie de mon existence ont leur rôle à remplir ; elles lui communiqueront cette grâce qui touche les cœurs, et l'admiration

qu'elles susciteront ne fera que renforcer le prosélytisme que je prétends exercer. Ainsi vous-même, Bacchus, m'avez-vous enseigné à trouver une utilité en chaque chose et à tirer un bienfait des pires revers... — Parfaite alors et enrichie par l'épreuve, je sentirai autour de moi le rayonnement efficace de mon œuvre, et n'est-ce pas là cette consolation dont vous m'avez parlé !... Je l'ai obtenue enfin, réjouissez-vous donc et quittez-moi !... Ah ! Il me tarde de me retrouver en face de ma destinée ; j'en veux goûter l'amère et puissante ivresse dans la solitude que votre départ va tantôt refaire autour de moi... Adieu, Bacchus, adieu ; nos chemins ici se séparent : dès ce moment, nous voilà étrangers l'un à l'autre... (*Elle sort.*)

BACCHUS

Ai-je rêvé ?... Est-ce bien Ariane que je viens d'entendre, cette Ariane que j'ai trouvée en pleurs et qui ne m'écoutait qu'avec timidité ?... Quel feu l'a soudain transfigurée, quel démon inconnu a fait d'elle une inspi-

rée... Mais non, ce n'est pas possible, mes yeux, mes oreilles m'ont trompé : elle tremblait tout à l'heure quand je lui ai dit que je l'aimais, et n'ai-je pas baisé sa bouche ?... Ah ! Bacchus, sous ce coup imprévu, te voilà sans force, et cette jeune femme en un moment a jeté bas tout ton orgueil !...

(Il s'assied sur le banc. Entre Silène qui s'approche de lui et met la main sur son épaule.

SCÈNE III

SILÈNE, BACCHUS

SILÈNE

Eh bien, avoue que tout s'est mieux passé que tu ne le prévoyais !... Tu m'as l'air mal remis de ta surprise... Ha ! Ha ! Diras-tu toujours que Silène n'est qu'une outre gonflée ?... Sans moi, les gémissements et les reproches continueraient leur train ?...

BACCHUS *(se relevant brusquement)*

Que dis-tu ?... Y aurait-il encore là quelqu'une de tes sottises ?...

SILÈNE

Allons, je t'en prie, pas de gros mots ?... Je lui ai seulement fait boire un peu de vin...

BACCHUS

Du vin ?

SILÈNE

Oui, trois coupes de vin pur, coup sur coup ! Sauf respect, quand tu lui parlais tout à l'heure, elle devait être saoûle comme une grive !

BACCHUS

Oh ! — Prodigieux renversement de la destinée : grise, elle était grise !... C'était moi-même qui parlais par sa bouche, c'était ma propre impatiente ardeur d'agir qui l'animait comme une flamme... Et c'est toi, Silène, qui as fait cela !...

SILÈNE

Oui, c'est moi, je te l'ai dit. Et maintenant, si la chose ne te déplaisait pas trop, j'aimerais autant nous voir loin d'ici... Je tremble de rencontrer certaine jeune femme : si elle m'apercevait, ce n'est pas toi qui m'épargnerait une scène...

BACCHUS

Oui, oui, il faut partir !... Cette Ariane que je voulais enseigner me rappelle à moi-même... Je n'ai plus que faire ici... Allons, adieu !... Moi aussi, j'ai ma statue à sculpter...

SILÈNE

Eh bien ! Dépêchons !... J'entends des pas... Du courage, voyons, le plus gros est fait à présent.

Il entraîne Bacchus. Au moment qu'ils disparaissent, Hermione et Créouse entrent en scène.

SCÈNE IV

HERMIONE, CRÉOUSE

HERMIONE

Partis, ils sont partis !... Ah ! Créouse, je ne le verrai plus !... Que je suis malheureuse... J'avais dit d'abord que c'était un vieillard : je mentais. Il était jeune encore, plein de force et doux et caressant... Et c'est fini, il est parti, je ne le verrai plus !... (*Elle se laisse tomber sur le banc, la tête entre les mains.*)

CRÉOUSE (*a gravi pendant ce temps les degrés qui conduisent à l'observatoire.*)

Hermione ! Je les vois...

HERMIONE

Tu les vois !... Où sont-ils, que font-ils ?...

CRÉOUSE

Ils partent. Ils ont traîné leur vaisseau

dans la mer : les voilà à flot. Bacchus donne de la voile. Ils s'éloignent. Le vent est fort : dans une demi-heure, on ne les apercevra plus !...

HERMIONE

Et Silène... Le vois-tu aussi ? Que fait-il ?...

CRÉOUSE

Il boit !... (*Elle descend lentement, vient s'asseoir à côté d'Hermione.*) Tu pleures, Hermione, à cause de ce vieillard... Ah ! ma pauvre sœur, Bacchus était beau, lui, et il ne m'a pas regardée...

LE SOUPER
CHEZ LUCULLUS

DIALOGUE MORAL

Une table richement servie est dressée sous une galerie. Des glycines et des roses grimpantes suspendent aux colonnes d'onyx leur feuillage léger. Par les arceaux, on aperçoit des jardins en pente, ombragés et frais : non loin, des collines enferment l'horizon. — L'après-midi décline ; un rayon oblique traverse le paysage, frappe la cime d'un petit bois d'oliviers et vient expirer sur la mosaïque fine du péristyle où Merlin et Lucullus, assis l'un en face de l'autre, boivent des limonades.

MERLIN

...Notre société ne tarda pas à nous devenir mutuellement intolérable. Pas un contact entre nous qui ne fût un froissement. J'ignorais jusqu'à ce jour l'étendue de notre désaccord: à peine avions-nous achevé la première étape, il ne me restait plus rien à apprendre. Tout en vérité nous séparait, et le plus simple incident, quelque soin que nous prissions de

nous ménager, suffisait à faire paraître cette âpre et radicale mésintelligence. Quelle lassitude ne me causait pas le spectacle de sa perpétuelle exaltation ! Cœur frénétique et volage, infatigable dissipateur de soi-même, pouvais-je assister sans impatience aux transports qu'une ardeur désordonnée ne cessait de lui arracher ?... Pour ne point laisser percer ma désapprobation, une surveillance de tous les instants m'était nécessaire. S'il m'eût serré d'un peu près, ah ! Lucullus, j'aurais éclaté !... Mais je dois rendre cet hommage à sa discrétion, jamais il ne parut rien voir, et de toute la route, pas une seule fois il ne se départit à mon égard d'une stricte neutralité. Au demeurant, la conviction où j'étais qu'il n'entrait pour rien dans le dissentiment chaque jour grandissant, l'aggravait encore en me le représentant comme naturel et tout spontané. Je m'entêtai néanmoins à le suivre : vous savez combien il m'en coûte d'abandonner quoi que ce soit avant d'être allé jusqu'au bout de mon idée... Les derniers jours que nous passâmes ensemble furent terribles. J'étais excédé : une colère

sourde, irrésistible, absurde aussi, s'il faut tout dire, m'envahissait peu à peu ; de peur de me laisser aller à quelque vivacité de langue, je n'osais même plus ouvrir la bouche. Brusquement, enfin, je reconnus que l'instant était venu de nous séparer. J'étais près de le haïr ; m'obstiner eût été courir au devant d'un conflit... Qu'eussé-je pu gagner d'ailleurs en m'attardant auprès de lui ?... J'avais entendu vanter son prosélytisme, l'éloquence persuasive de son exemple : il m'avait plu de me mettre à l'épreuve en m'exposant à la contagion de sa vertu : l'expérience était concluante et complète. Nous nous étions affrontés : sous le choc, sans rien perdre de leur valeur respective, nos âmes n'avaient fait qu'accuser leurs contrastes avec plus de fermeté et de relief. Lucullus, je vous le demande, que pouvais-je attendre davantage?... Incontinent, je lui signifiai ma résolution. A peine en fut-il étonné. « Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, dit-il. Mais je vous reverrai bientôt, il me reste quelque chose à tenter sur vous... » Il me tendit la main : déjà, j'étais loin.

LUCULLUS

Tant pis !... A votre place, je ne me le pardonnerais point. ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... — Pour moi, la façon dont j'entrai en relations avec notre ami ne me laisse pas de souvenirs si fâcheux. Il y a quelque dix ans, quand n'y faisait encore que bien peu de bruit la prédication du prophète Jésus dont l'énervante et molle doctrine exerce tant d'attrait sur l'âme dégénérée de nos contemporains, je me rendis à Jérusalem où j'avais dessein d'étudier l'intéressante question de l'acclimation en nos contrées de ces oranges bossues, suaves et si juteuses qu'on recueille aux plateaux brûlés de Palestine et dont j'ai toujours raffolé. Le père de notre gaillard possédait dans la campagne d'importants vergers. Il confia à son fils le soin de me les faire visiter en détail. C'était un jeune homme aimable et insignifiant : il avait jusqu'alors consumé dans les alcôves, les tripots et les bains une existence oisive et ennuyée. L'excusion fut charmante. Nous passâmes huit jours à parcourir les

orangeries. Mon compagnon montrait une complaisance attentive et infatigable : je lui en savais gré ; de ce moment date notre amitié. Comme enfin nous rentrions en ville, nous fîmes la rencontre, à la porte d'un bazar, du Prophète en personne. Il haranguait le populaire : l'attroupement autour de lui était considérable, chacun attendait le miracle. Je passai outre, sans me détourner ; je n'aime pas que l'on traite ainsi en plein air et devant un millier de badauds des questions si hautes et si délicates qu'il semble que la confidence même leur convienne à peine. Mais notre ami, par désœuvrement plus que par curiosité, s'arrêta pour l'écouter. Il était loin de se douter que le discours d'un fanatique allait soudain exercer sur sa vie une influence décisive. En effet, il entendit Jésus s'élever avec tant de violence contre les insensés qui, au prix du salut éternel, n'hésitent pas à sacrifier la considération civile et la sérénité de leur âme, pour jouir plus librement des biens de la terre, qu'il s'en fut tout pensif, convaincu que la possession de ceux-ci devait être bien délicieuse, et se reprochant en même

temps d'avoir négligé jusque-là d'en prendre connaissance. Par une conséquence toute naturelle, il résolut aussitôt de réparer cette omission et afin de gagner du temps, la matière au surplus lui paraissant assez vaste, il conçut l'idée d'un bonheur placé moins dans la jouissance que dans le désir des choses. Sans crier gare, une semaine plus tard, il disparaissait, abandonnant son père, ses amis, sa patrie : le même jour, le prophète était mis à mort. Rapprochez ces deux événements qui différemment firent scandale, et vous reconnaîtrez l'origine de l'inepte croyance qui veut voir notre ami condamné à un vagabondage expiatoire et douloureux. Certes, il erre ; mais on oublie que c'est sa destinée qui le promène sur tous les chemins du monde, et qu'il est heureux en outre!...

MERLIN

L'aberration n'est pas moins funeste ! J'en ai vu d'assez près les effets déplorables pour avoir le droit de protester contre une telle dépravation du sens de la vie ! Oui, il erre,

toujours avide et insatisfait. Quelle source pourrait le désaltérer, lui qui se fait un besoin de tout ce qu'il n'a pas encore et pour qui le repos semblerait la pire disgrâce. Brisé par l'âge, ou bien ayant fait le tour de tous ses désirs, il lui faudra pourtant s'arrêter un jour. Il regrettera alors tant d'efforts prodigués en pure perte. Dénué et misérable, il pleurera, et sa triste expérience ne servira qu'à lui faire sentir plus durement sa définitive détresse...

LUCULLUS

Je ne veux pas entrer en discussion avec vous sur ce point. Vous lui prédisez qu'il mourra de faim. Je gage qu'il s'attendit toujours au contraire à périr d'indigestion... Voilà qui promet pour tantôt, quand il sera ici, un intéressant échange de vues !,.. En tout cas, c'est bien ce singulier antagonisme qui m'a déterminé à tenter un rapprochement entre vous. Il eut été regrettable que vous restassiez sous l'impression un peu rude de votre dernière entrevue. De tels extrêmes,

Merlin, sont faits pour se toucher. Il importe même que de vous à lui, il s'établisse un courant de sympathie : je m'estimerais heureux si la réunion que j'ai provoquée pouvait en favoriser la naissance...

MERLIN *(se levant.)*

Non sans scepticisme, j'en accepte l'augure. Mais vous allez un peu vite en besogne. Voyez, en effet, la table est servie, le jour va décliner, et nous sommes seuls, Lucullus...

LUCULLUS

Si peu de patience m'étonne chez vous. — L'air est doux. Que la ligne des collines, là-bas est légère dans la lumière fine de cet après-midi ! Attendre est parfois un plaisir charmant. Puis, ne connaissez-vous pas le caractère de notre ami ? Tout l'attarde. Du plaisir qui l'emplit à celui qui déjà l'appelle ailleurs, il ne cesse de passer. Ainsi, incapable de jouir de plusieurs choses à la fois, il s'égare et souvent lasse ceux qui l'espèrent... Mais qui s'avance là.?. Sur la

pelouse, là-bas, voyez-vous ? (*Il se lève, s'approche de la balustrade et soudain battant des mains.*) Je veux être pendu si ce n'est pas lui...

(C'est lui en effet. Le Juif-Errant est entré dans les jardins. Accompagné de deux jeunes garçons sur les épaules desquels il s'appuye, on le voit suivre l'orée d'un petit bois d'oliviers. Un des enfants porte en sautoir une flûte attachée à une bretelle.)

Eh ! Merlin, homme de peu de foi, doutez-vous encore ?...

(A ces mots, le Juif-Errant a relevé la tête. Il aperçoit Lucullus qui l'attend au seuil de la galerie et pressant le pas, du plus loin, lui sourit.)

LE JUIF-ERRANT

Bonjour, cher... Vous étiez en train de maugréer ma lenteur, n'est-ce pas ?... (*Il accole Lucullus et tout à coup reconnaît Merlin*)... Oh ! l'étonnante rencontre !... Merlin ! (*Il*

s'empresse vers celui-ci et lui serrant les mains.) Je suis heureux !... Ah ! je ne pensais dire si vrai en vous assurant que bientôt nous nous reverrions... Vous ne m'avez pas cru alors : vous eûtes tort !...

MERLIN (*condescendant*)

Oui, je me reconnais ce tort. Lucullus prétend même m'en imputer quelques autres. Je vous ai quitté autrefois en vous détestant : je puis bien vous l'avouer, à présent que cette rencontre nouvelle me touche.

LE JUIF-ERRANT (*marchant de long en large, tandis que Lucullus, à l'écart, donne un dernier ordre à ses serviteurs.*)

Elle vous touche !... Ah ! la bonne parole !... Je vous jure que pour moi, elle est tout uniment extraordinaire... Que je sais gré à Lucullus d'avoir songé à nous réunir à l'improviste !... En marchant, tout à l'heure, je me demandais curieusement sur quel agrément imprévu allait, pour mieux me faire fête, s'arrêter son choix : je ne prévoyais

point celui de vous trouver ici. Mais tant de fois, j'ai pensé à vous que, bien qu'inopiné, vous venez peut-être à votre heure. Si vive que soit la contradiction entre nous, un soin commun nous relie, trop intéressant pour que nous ne nous accointions de temps à autre. (*S'arrêtant et à voix basse, d'un air de mystère*). Avec Lucullus, nous sommes, cher ami, les trois aspects différents d'une même idée. Evitons de nous combattre, ce serait presque du fratricide !... Notre amitié au contraire, en permettant de mutuelles juxtapositions, nous offre le moyen de constater quel chemin chacun de nous a fait vers son but. (*Se remettant à marcher et très haut.*) Une chose toutefois me gêne ; c'est l'attention trop intéressée de Lucullus. En ces confrontations périodiques dont je voudrais que nous prissions l'habitude, il n'appréciera que l'occasion de s'instruire soi-même aux dépens d'autrui... Lucullus ne respecte rien, pas même vous et moi : je lui en veux... Heureusement — et ceci me rassure un peu — que pourrons-nous lui livrer, sinon des valeurs inutilisables ?

MERLIN *(sèchement.)*

Inutilisables !... Vous ne sauriez mieux dire...

LUCULUS *(intervenant aussitôt)*

Mais vous ne nous avez pas encore dit ce qui vous mit en retard, et quels sont ces jeunes polissons que vous traînez après vous.

LE JUIF-ERRANT

C'est juste... Ah ! la merveilleuse aventure !... (*Il s'approche des enfants, décorativement les installe sur les degrés de l'escalier*)... Figurez-vous...

LUCULLUS *(prévoyant toute une histoire).*

Prenez donc place, cher ami... Vous nous conterez bien mieux cela devant cette table qui vous invite.

(Tandis qu'ils s'assoient, Lucullus, d'un geste discret, mais expressif, lui désignant Merlin, donne à voix basse des instructions à une belle fille aux bras nus qui acquiesce en souriant).

LE JUIF-ERRANT

Oui, la merveilleuse aventure ! Que je suis content de pouvoir vous la dire... Je m'étais mis en route, ce matin, à pied pour gagner, calculais-je, vers le soir, Lucullus, votre toit hospitalier. Le pays est exquis. J'aime ces vallées riantes, auprès d'une mer si parfaite : elles nous reposent des trop vastes pensers que l'océan nous impose. — Mais, cher ami, les magnifiques raisins !... D'où viennent-ils ?... (*Il saisit une grappe dans la corbeille*, *l'élève à sa bouche*).

LUCULLUS *(l'arrêtant)*.

Voyons, un moment, de grâce !.. Ces raisins auront leur heure. Ne saurez-vous donc jamais mettre un peu d'ordre dans vos plaisirs ?...

LE JUIF-ERRANT *(imperturbable)*.

... Vers midi, j'arrivai dans un village et comme il faisait fort chaud, je m'assis au bord de la fontaine banale, à l'ombre de quelques hauts platanes. Des enfants jouaient

non loin : attirés par ce visage étranger, ils s'approchèrent de moi. Je leur proposai une partie d'osselets. Ils acceptèrent. En quelques coups, ils m'eurent bientôt raflé ma bague, mon bâton, mon manteau. J'aidais un peu leur chance, je l'avoue. Tout transportés, ils riaient et battaient des mains. Le plus petit à qui était échu mon anneau, se l'était passé au pouce et prétendait aussi m'enlever ma ceinture. Leurs cris cependant avaient ameuté autour de nous tous les galopins du voisinage. Etonnés, ils nous considéraient sans trop oser avancer. Survint un bossu qui sur un éventaire d'osier, vendait de la galette, des échaudés et du sucre filé. D'un coup, j'achetai son fonds, en fis largesse. Quelle joie ! Tous parlaient à la fois. Le gosse à la bague, en me tirant les cheveux, me demandait de l'argent. Les autres s'empiffraient sans perdre de temps ; certains déjà repus, se bousculaient. Soudain une femme parut. Elle me jeta un coup d'œil méfiant, me reconnut. A l'instant, épouvantée, elle attrapa sa progéniture par la main et s'en fut répandre partout l'alarme. Force parents accoururent.

Le Juif-Errant ! entendais-je murmurer. Je n'ai pas à vous expliquer la vertu infaillible de ce nom. La marmaille fut bientôt dispersée, mise en lieu sûr, et je me trouvai seul avec les deux enfants que vous voyez là. — “ Et vous, leur demandai-je, vous ne partez pas ? ” — “ Nous ne sommes pas d'ici ”, répondirent-ils et, ils m'expliquèrent qu'ils étaient musiciens ambulants et joueurs de flûte spécialement. Voilà qui fera plaisir à Lucullus, pensai-je. Et nous partîmes ensemble, d'autant plus vite que des rustres munis de bêches et de faux s'apprêtaient à me faire sentir combien ma présence leur semblait déplacée...

MERLIN

Vous riez !... De vous voir exclu de cette communauté innocente, chassé comme un lépreux, traqué comme un fauve, n'avez-vous pas conçu quelque regret ? J'admets que ses raisons soient absurdes, il y a quelque chose de saisissant néanmoins en cette unanimité...

(*En ce moment, la belle fille qui remplit l'office d'échanson, pour*

atteindre le verre de Merlin, se penche vers lui et de son bras nu, lui effleure la joue. Il se détourne vivement, croyant à une maladresse, mais la belle fille d'une œillade le détrompe. Aussitôt, il s'écarte, son visage se fige, tandis que Lucullus imperceptiblement sourit.)

... en cette unanimité, disais-je, à vous repousser...

LE JUIF-ERRANT

Bah ! vous croyez !... — Mon bonheur a-t-il donc quelque chose à démêler avec ces bonnes gens ? Laissez-les me fermer leur porte au nez !... Que diable voulez-vous que cela me fasse ! On ne pourra jamais me refuser, Merlin, que ce que je ne prends point ! Et puis, les joies placides du foyer, de la famille, de la patrie ne sont pas faites pour moi, j'ai horreur de l'immobile, du définitif. Non, je n'ai rien regretté, pas même la bague, le bâton et le manteau que m'avaient enlevé les enfants. En quittant ce

village, d'ailleurs, j'emmenais avec moi les deux musiciens. Nous avons marché au bord de la mer ; dans un bois de pins, ensuite, nous nous sommes arrêtés. L'un d'eux a joué de la flûte. Ah ! le garçon délicieux. Il m'a fait pleurer : je criais à la fin en dansant autour de lui, et force me fut de lui imposer silence. Son chant trop pénétrant et trop doux me causait une trop déchirante nostalgie. En ma joie aiguë, je m'effrayais de penser qu'il en est d'autres encore, plus vives, et ne pas savoir où les poursuivre m'était cruel !...

MERLIN

Le triste aveu qui vous a échappé !... En quelques mots, vous venez de condamner toute votre vie !...

LE JUIF-ERRANT

Eh ! foin du dogme, Merlin !... Tandis que je m'exalte comme une bête, c'est donc à cela que vous songez !... Combien de fois me suis-je heurté contre le mur de glace qui

défend votre approche !... Vous ne pouvez accepter, vous, un sentiment, une émotion que vous n'ayez autorisé ou provoqué : vos mains prudentes n'aiment pas la tiède épaule de l'imprévu !... — Que n'essayez-vous plutôt de comprendre le désir inassouvi qui me promène, extasié et enthousiaste, à travers le monde !... Vous êtes prisonnier d'un système : j'ai mis mon bonheur, moi, en toute chose, chacune le contient, et aucune ne l'enferme... En tous les êtres, pour moi, il est une goutte de joie ; sitôt bue, je cours ailleurs ; jamais mes lèvres ainsi ne rencontrent de coupe vide. Et ne me parlez pas de m'arrêter ! Une fois commencé, le mouvement ne peut s'interrompre. Ce démon que tout exaspère et que rien n'asservit, si je le laissais un moment en repos, me briserait, de même que certaines philtres énergiques font voler en éclats le flacon où on les verse... Mais j'ai soif ! Donnez moi à boire... Ce vin est merveilleux !...

(Tandis que la belle fille emplit son verre, d'un regard amusé, il parcourt son corps plié ; au moment

où elle se redresse, il saisit son bras nu et le baise.)

Au demeurant, j'ai tort de me donner tant de mal. A quoi bon !... Votre siège est fait !... Rien ne nous est plus étranger que notre respective individualité...

LUCULLUS

Vous exagérez, cher ami ! Et puis, ce n'est pas une raison. Chacun de nous, évidemment, est tiré à un exemplaire unique. Mais la circonstance ne serait fâcheuse que si nous tentions de nous contester l'un l'autre. Acceptons-nous plutôt, faisons circuler les volumes, et parlez, cher ami, parlez : nous ne sommes ici que pour cela !... Voyageurs aux pays ignorés, songez quel précieux atlas de géographie morale vont former les relevés de nos itinéraires divergents... Pas d'hésitation donc, soyez loquace et buvez de ce vin. C'est du Mytilène : moi-même autrefois le rapportai de l'île amoureuse. Sa saveur est si délicate qu'il faut une seconde pour que s'en développe toute la riche subtilité.

LE JUIF ERRANT

Votre vin, Lucullus, est sans prix ; mais je n'aime pas, permettez-moi de le répéter, votre attention trop intéressée. Non, je ne parle plus : pour mieux vous rendre compte de votre propre situation, vous vous plaisez à faire circuler vos voisins. Le procédé est habile. Mais à d'autres, je vous prie !... Il répugne à ma personnalité de servir de terme de comparaison : laissez-moi considérer plutôt ce pacifique paysage...

(Le soir vient. Une ombre limpide baigne les jardins, la cime déliée des collines se confond insensiblement avec l'air violet de la nue où le dernier feu du jour expire.)

LUCULLUS

Ce reproche, que pour la seconde fois en une heure vous m'adressez, m'afflige. Eh quoi ! pensez-vous que je sois si peu avancé en mes affaires qu'il me faille tout un système de jalons pour reconnaître où j'en suis !... Ne suis-je plus Lucullus, et le mot charmant

que l'on me prête l'avez-vous oublié ?... Rassurez-vous donc, cher ami : je ne songe pas à mésuser de vos confidences. Que diable même pourrais-je en faire ? Sans doute, toute chose peut-elle vous être utile, mais nous n'avons pas entendu de même l'organisation de notre destinée, et pour moi, il en est peu de réellement profitable, parce que selon l'ordre d'un programme dès longtemps arrêté, ma vie se déroule. Rien n'y est laissé au hasard, à l'imprévu. D'avance, conformément à mes goûts, mes instincts, mes dispositions, j'ai déterminé la forme et la nature même de mon bonheur. En tout ce qui m'arrive dès lors, je retiens cela seul qui m'est nécessaire. Le reste, qu'en ferais-je: je le repousse comme superflu ou nuisible. Ainsi, grâce à un savant équilibre entre mes besoins et mes ressources, suis-je heureux : mais si, d'aventure, j'allais m'aviser d'y introduire imprudemment quelque élément inconnu, je risquerais fort de ieter bas l'édifice ingénieux...

MERLIN *(dogmatiquement)*.

Excellent ! Avez-vous entendu, Juif !... A

votre empirisme désordonné, Lucullus a substitué les méthodes d'une science rigoureuse. Je l'approuve en cela. S'il faut à toute force être esclave de quelque chose, autant choisir son joug. C'est de bonne logique ! Il se montre ainsi plus avisé que vous. Sans doute cultive-t-il un jardin trop fermé et se voit-il réduit à faire dépendre le progrès de son âme d'un tas de frivolités, mais au moins, il n'a pas les mains vides. Il a créé une œuvre. Tout en lui est le produit d'artifices, il a un actif cependant ; chez vous, c'est la perpétuelle faillite. Jamais vous ne saurez rien réaliser : depuis un an, voyons, qu'avez-vous fait ?... Où en êtes-vous...

LE JUIF-ERRANT *(patelin)*.

Qu'ai-je donc fait qui ne soit pour vous déplaire ?... — J'ai navigué : sur la plus claire des mers, de port en port, j'ai vogué. Mes mains sont toujours vides, Merlin, je vous l'accorde. Je n'ai rapporté de mon voyage qu'une ferveur nouvelle, le désir plus nourri et plus impérieux de recommencer ailleurs

le même et différent pélerinage. *(S'animant soudain).* Et puis, tant pis !... Ah ! mais vous me rendriez triste à la fin, à songer que vous comptez pour néant, les émotions magnifiques de tant d'heures !... — Ecoutez plutôt : sur une petite felouque qui s'en allait aux côtes barbaresques vendre de la pacotille, je m'étais embarqué. Elle prit le large d'abord. Vertige de la distance, de l'espace qui s'ouvre ! Cela aussi, vous ne le connaissez pas !... La vague était bonne, le vent faisait craquer les voiles : au troisième jour, nous vîmes poindre devant nous les terres nouvelles. L'aube, au dessus d'elles, se dépliait, rose et profonde. Dès lors, nous cabotâmes. Dans un petit port désert, pour quelques heures, nous nous arrêtions. Pressé par le temps, je goûtais mieux le charme furtif de toute chose. Pour vous épargner des regrets superflus, vous vous seriez alors, Merlin, assis les yeux fermés, au fond de la barque. Je les ouvrais au contraire. Dans les rues silencieuses ou passantes, je m'enfonçais au hasard. Petites boutiques encombrées, échoppes, marchés pleins de cris et d'odeur... Ah ! tentations !...

— Au café, je m'asseyais : la vie immobile et immuable autour de moi me paraissait accélérer le mouvement dont je me sentais emporté... Au soir, ensuite, nous repartions. La marine où jamais je ne devais revenir, s'effaçait à l'horizon splendide des eaux. Qu'importe, faisais-je, et le lendemain, des joies nouvelles naissaient. C'était une autre escale. Parfois, j'accompagnais les marchands. Nous allions nous asseoir à la porte d'une mosquée, à l'entrée du bazar, dans la cour des hôtelleries. J'aunais la toile, pesais les épices, disputais avec les chalands, puis je comptais les pièces d'argent. Certaines étaient trouées : longtemps sans doute, au bout d'un cordon, elles avaient balloté contre une gorge tiède : elles en demeuraient un peu rouillées. — Ou bien, je suivais les matelots. Ils s'enivraient, se battaient, mettaient à sac quelque bouge. Quand le soir tombait, j'aimais à m'égarer. Roches arides où je m'étendais : la pierre était chaude encore ; jardins clos dont je longeais les murailles, la brise venait mourir dans l'air accablé de parfums ; et sous l'ombre des lauriers, au bord de la mer, quelle

fraîcheur, ô fontaines, ne teniez-vous pas en suspens !... Une fois, afin de m'en faire expulser, je pénétrai dans une maison. — Nous repartions encore. Souvent, dans la barque qui nous ramenait à bord, j'ai pleuré. Un marin, certain soir, me crut fou : il me passa au cou un collier d'ambre dont les grains bouillis dans les drogues devaient éloigner de moi les fièvres malignes... Certes, mes mains étaient toujours vides !... Mais que n'avaient-elles touché ?... Elles conservaient le souvenir de formes si belles que la douceur de la caresse longtemps leur restait présente. Et que ne pouvaient-elles se flatter de toucher encore !... Je me sentais libre, dispos, flottant comme le vent, le nuage. Chaque plaisir était pour moi le signal et la promesse d'un autre, plus profond, car instruit par une expérience continue, j'apprenais chaque jour à mieux chérir dans les choses ce qu'elles ont de divin et que seul, Merlin, on peut espérer posséder en elles... J'étais Pan lui-même, qui, au lendemain de la création, éperdu et ravi, circule dans le domaine qui lui est donné,

qu'il absorbe, qu'il pénètre et dont chaque aspect l'exalte, l'enfle et le consacre !...

MERLIN

Je ne vous en demandais pas tant, Juif, et cette absurde comparaison termine dignement un discours aussi insensé !... Habitué à vos extravagances, l'inanité de pareilles théories devrait me laisser froid ; malgré moi, cependant, l'indignation me transporte... Insensé qui croyez vous pénétrer de Dieu en embrassant la terre et ne prétendez le trouver que là où vous n'êtes pas, en face de vous il me prend envie d'approuver les gens qui font collection de scarabées ou de boucles de ceinturon !... Leur manie, au vrai, par quelque côté est-elle justifiable, la vôtre ne vous fait pas rechercher moins que tout à la fois... Mais ne craignez pas que j'aille perdre mon temps à tenter de vous ouvrir les yeux. Puisque vous mettez votre orgueil à ne tirer qu'une simple jouissance des émotions les plus hautes, peu importe que vous n'ayez rien rapporté de ce voyage, peu importe

même que, sans laisser de trace, votre vie se soit toute entière, comme du sable, écoulée entre vos doigts... Prenez-en donc à votre guise : je me suis promis de vous épargner désormais d'inutiles remontrances. Pour vous communiquer d'ailleurs mon sentiment à ce sujet, point n'est besoin que je donne libre cours à ma désapprobation ; il me suffira d'opposer l'une à l'autre, simplement, nos existences disparates : d'elle-même, la moralité jaillira du parallèle et ainsi, ne vous prenant pas à partie, je ne risquerai de vous froisser par quelque reproche trop direct. D'une façon générale, je préfère éviter ce genre de conversation : votre aveuglement ici force ma répugnance : Lucullus, au demeurant, affirme que ces sortes de confrontations sont passionnantes. — Infatigable coureur de toutes les fortunes, rien en moi ne vous choque autant que de me voir sans cesse me défendre et me refuser. Vous ne pouvez comprendre que sans raison apparente, je me sois dégagé de tout lien, de tout attachement, de tout devoir social, et que neutralisant mes sens, contrariant mes pen-

chants, réglant mes amitiés mêmes, l'ascétisme le plus intraitable me gouverne ?... " Etre insensible !... " avez-vous crié. Eh ! il fallait y regarder de plus près... Ce ne sont là, à tout prendre, que mesures de sûreté particulière.... Qu'ai-je voulu, en effet ? Faire de moi une force, rien autre, entendez-vous ; une force précise, exacte et docile, que, l'heure étant venue d'en user, je puisse trouver prête au service. L'indépendance absolue, dès lors, comme condition essentielle du succès, m'était imposée. Pour qu'au moment de l'action, rien ne pût me retenir, m'empêcher ou me resteindre, d'avance ne fallait-il pas que je me débarrassasse de tout un encombrant bagage de sentiments et d'habitudes ?... De là, l'inflexible discipline que j'ai fait peser sur ma vie, mon cœur, mes pensées : de là, ma dureté envers moi-même, ma permanente abstention... Mais déjà, je le vois, il vous semble inconséquent que n'attendant plus rien du monde, j'aie continué à y demeurer, fréquentant les hommes, partageant leur existence, m'associant à leurs intérêts, à leurs plaisirs même...

Ne vous hâtez pas de triompher. Cela aussi est prémédité. Etre sage au désert, en vérité, le beau mérite, et de ma vertu, qu'eussé-je connu, si le risque ne l'était venu éprouver ?... Ce n'est pas la théorie qui forme le bon soldat : il faut autre chose encore, qu'à la guerre seulement on rencontre. Certes l'exercice est périlleux : mais quelles ressources n'offre-t-il pas à qui sait s'y livrer sans succomber ?... Passionnément, aussi bien, puis-je dire que je l'ai pratiqué. De tous mes actes, de toutes mes démarches, de ma conduite toute entière jusqu'à ce jour, il a été le principal ressort ; et si, pénétré de ma sécurité, j'ose à présent me flatter d'une parfaite imperméabilité sensuelle, c'est à cette pratique assidue de la tentation que j'en suis redevable.

(En remplissant son verre, la belle fille aux bras nus s'y prend de telle sorte qu'un instant le poids léger de sa gorge repose sur l'épaule de Merlin : il se retourne brusquement, impatienté, prêt au reproche, mais se ravisant aussitôt, comme s'il n'avait rien

remarqué et le plus naturellement du monde, il reprend :)

Comprenez-vous enfin, ô Juif, pourquoi je vous ai suivi autrefois?... — Au cours de ces épreuves, judicieusement choisies et répétées, ma volonté se voit soumise au plus sévère contrôle. Les résistances la limitent, les défaillances l'avertissent : peu à peu, j'arrive à connaître son étendue, la mesure de ses qualités et de ses faiblesses. Le succès la stimule, l'échec l'instruit ; n'interrompant d'ailleurs pas un instant l'entraînement, je reprends aussitôt, et chaque expérience nouvelle me trouve plus assuré et mieux préparé. Mon bonheur ainsi, pour parler comme vous, je l'ai mis à être plus fort que n'importe quoi. Les êtres et les choses ne me sont que des occasions de me prouver ma parfaite autonomie. Ne dites pas qu'ils me sont indifférents : j'aime au contraire à les voir séduisants, dangereux, pleins d'un charme communicatif. Penser que je puis subsister en me passant d'eux me rehausse à mes propres yeux. D'aucuns ont prétendu tout expliquer en imputant ma retenue à un

manque de tempérament : vous-même, Juif, n'y voyez qu'absurde entêtement. Chacun à des phénomènes qu'il ne comprend pas, imagine une raison différente, et je n'ai pas à me préoccuper des ces opinions indiscrètes ! On a bien voulu assimiler à je ne sais quel pouvoir magique les ressources de ma discipline et de ma volonté, et vous n'ignorez point que je suis appelé parfois l'Enchanteur... Fadaises que tout cela ! Je n'ai jamais enchanté personne ; ces jeux de charlatan me répugnent. — Faire de moi un instrument précis, obéissant et robuste, tel a été tout mon plan : je ne me soucie point du reste. Vous n'admettez pas qu'un tel effort demeure désintéressé et que, sans les appliquer à quelque usage pratique, on passe sa vie à accumuler en soi des forces si énergiques. Certaines choses, vous répondrai-je, en leur existence seule trouvent une destination. Au surplus pourquoi me hâterais-je d'agir ? Quand mon heure sera venue, qu'à la faveur d'un grand coup, j'aurai pu révéler mon génie secret, que me restera-t-il encore à faire en ce monde ?... Sous peine de déchéance, il me

faudra disparaître ou de fond en comble renouveler ma destinée. Ce sont là de bien grosses affaires... J'aime mieux attendre patiemment ; quoi que les circonstances exigent de moi, je serai prêt. Cette assurance me suffit : j'estime même qu'en soi, elle constitue un résultat fort appréciable.

LUCULLUS

Bravo, cher ami !... Je n'attendais point, je vous l'avoue, une confession aussi complète. Au moins une fois, votre taciturne orgueil s'est donc laissé fléchir : je ne puis que vous en féliciter. Ainsi étalée, sans restriction, sans mensonge, l'admirable spectacle que celui de votre rivalité, et concevez-vous mieux à présent que je puisse goûter le plaisir le plus fin à ces sortes de rencontres ? Il n'est jusqu'à vos contradictions qui ne me ravissent. D'autres s'en autoriseraient pour vous prendre en défaut : j'y vois l'indice au contraire de la vigueur et de l'âpre conviction avec lesquelles chacun de vous s'efforce vers son but. Votre antagonisme, au demeurant,

ne me paraît pas aussi intraitable que vous le voulez bien dire. Une simple question de forme, — ou mieux d'appropriation —, à mon avis, nourrit toute la querelle. Même si le parti-pris ne vous aveuglait pas, si plus attentifs à autrui vous pouviez détacher les yeux de vous-mêmes, il me plairait de vous faire reconnaître que pas un instant et quel que soit votre désaccord, vous ne cessez d'obéir à des instincts congénères, incompatibles, je vous l'accorde, mais dépendant de cette loi fondamentale, règle de notre destinée à tous trois, qui tend à nous faire réaliser le plus parfaitement possible, le maximum de notre être moral. C'est là le fonds commun, la plate-forme mitoyenne où nous devons nous rencontrer. Ayez l'un de l'autre l'opinion qui vous conviendra : jamais vous ne devriez oublier qu'un contact intime et subtil, malgré tout, nous unit. — Un sentiment, un acte n'a d'importance et de valeur qu'en raison de l'effet qu'on en retire : savoir mettre en profit toutes les occasions, tous les hasards de la route, voilà l'essentiel. Que Merlin ensuite n'estime d'une chose que

l'abstention, que le désir seul, pour le Juif, offre quelque attrait, peu importe, puisque d'une manière dissemblable, vous extrayez les mêmes éléments d'édification, et que tout événement marque pour vous quelque nouveau progrès vers la perfection. Pour arriver à ses fins, que chacun soit donc libre d'adopter la méthode qui lui plaira !... Vous, Juif, vous croyez qu'il faut goûter à toutes les eaux de la terre et ne jamais boire tout son saoûl de peur de n'avoir plus soif ; vous ne prétendez toucher à rien, Merlin, de peur de contracter une habitude superflue. Eh ! c'est votre droit !... Parce que j'estime, moi, qu'il convient d'user seulement de ce qui nous désaltère le mieux, vais-je partir en guerre contre les principes de votre hygiène ?... La vie ne doit pas être réglée autrement qu'un banquet. De même qu'entre cent nourritures, les exigences de l'appétit, de l'estomac et de la gourmandise gouvernent notre choix, ainsi chacun, suivant ses besoins particuliers, doit-il s'intéresser dans l'existence aux circonstances les plus propres à satisfaire sa vocation. Reconnaître ce qui constitue notre raison

d'être, la qualité spéciale de notre génie ; n'accepter ensuite que ce qui peut vraiment nous être utile, telle est la vraie sagesse, tels sont les deux préceptes auxquels j'ai tenté de conformer mon attitude. Je n'éprouve aussi bien ni vos préventions ni vos enthousiasmes, et le soin scrupuleux que j'ai pris de subordonner mes passions à mes intérêts m'a préservé de vos exagérations ; mais encore un coup, pensez-vous que je vais en prendre texte pour vous condamner ? J'ai trop le respect de ma personnalité pour être tenté de contester la vôtre. Qu'un tel affirme que le Juif n'est qu'un égoïste et Merlin, un timide, qui se sont fait tous deux un système de leurs défauts, afin de les mieux dissimuler, je ne crois point, pour ma part, pouvoir trancher aussi rondement cette question complexe. Soyez donc tels que vous devez être, éloignez-vous les uns des autres : ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Seulement, de grâce, évitez de vous discuter : pas de vaine chicane ! O Juif ! ne méprisez pas Merlin ; vous, Merlin, ne me reprochez plus de cultiver un jardin trop fermé, ou

bien, à mon tour prenant l'offensive, je pourrais parler de certaine Maison de verre...

LE JUIF-ERRANT *(vivement).*

Comment !... Que dites-vous, Lucullus ?... Une Maison de verre...

LUCULLUS

Quoi ! Vous ne savez pas ?.. — Merlin, je vous en prie, racontez-lui l'histoire...

MERLIN *(haussant les épaules).*

Votre insatiable curiosité a donc juré de m'achever ! Je pensais être quitte envers elle : il faut encore, paraît-il, que je lui conte des légendes. Eh bien, soit !.. J'eus le tort de céder sur un point ; j'irai jusqu'au bout. En refusant d'ailleurs, j'aurais trop l'air d'attacher de l'importance à un vain ramas d'extravagances et d'erreurs. Mais auparavant, Lucullus, faites faire de la lumière : on n'y voit plus goutte, et je déteste parler dans l'obscurité...

(Sur un signe de Lucullus, on apporte des lampes. Elles éclairent le désordre d'une table copieuse où les fruits ont roulé parmi les flacons. — Au dehors, la nuit est venue ; bleue, spacieuse et limpide, elle emplit les iardins, le paysage immobile et doux. On entend des insectes crier dans l'ombre des massifs.)

La rumeur populaire, aux événements qui dépassent sa portée, a coutume de faire subir d'étranges déformations. Elle en infligea rarement de plus grossières qu'à la banale aventure qu'on est convenu de désigner pompeusement sous le nom d'Histoire de la Maison de Verre. Je n'ai pu me défendre aussi bien d'un mouvement d'impatience en retrouvant sur vos lèvres, Lucullus, l'écho des bruits absurdes qui circulent sur mon compte. Que mon récit plutôt vous fasse juges. — Il y a un an, je rencontrai une jeune fille du nom de Viviane, de qui l'extrême beauté me transporta dès l'abord. Un sentiment si nouveau pour moi, plus par la surprise que j'en conçus que par sa profon-

deur, me frappa. Je me rapprochai d'elle ; nous nous liâmes ; elle m'aima. J'eusse dû la fuir aussitôt, puisque je ne pouvais lui assurer le bonheur dont elle était digne. Je n'en fis rien. Peut-être aimais-je moi aussi... Au surplus, je ne m'arrêtai pas à peser ma sincérité ou mon devoir. Par son amour, m'étais-je dit tout de suite, par la complaisance que j'y trouve, quelle merveilleuse occasion va-t-elle m'offrir de contrôler ma force, au cours d'une épreuve que le cœur et les sens vont également rendre redoutable. — Nous nous fréquentâmes plus assidûment. Entraînés, par notre penchant mutuel, à désirer toujours davantage, aucun de nous bientôt ne sut se contenter de ce que les convenances lui consentaient. J'osai lui proposer des rendez-vous clandestins; elle accepta sans hésiter. Nous prîmes pour habitude ainsi de nous rencontrer le soir, dans un coin du grand jardin sauvage dont la maison de son père est toute entourée. Nos relations à partir de ce moment changèrent. Si durant le jour, en effet, aidés par notre entourage, nous parvenions à trouver dans la conversa-

tion, quelque répit à nous-mêmes, face à face en la muette solitude des nuits, il n'en alla plus de la sorte : l'ardeur et le souci de notre sentiment nous occupèrent seuls désormais. Trop chaste pour soupçonner dans l'amour, ce que j'y voyais exclusivement, elle s'abandonnait sans méfiance : déjà, comme on cueille un fruit mûr, j'eusse pu la prendre, si telle avait été ma fantaisie ; mais ma pensée nourrissait d'autres desseins. Jusqu'à ce moment, en effet, la tentation demeurait enfermée en moi et toute subjective si je puis m'exprimer ainsi : elle épargnait Viviane que sa tranquille innocence défendait. Pour que ma résistance, au contraire, eut quelque efficace, il convenait d'éveiller en sa chair le même trouble anxieux et inapaisé dont j'étais tourmenté. L'entreprise était délicate mais point malaisée : j'y réussis à merveille : Viviane bientôt fut à point. Un soir, comme je la voyais inquiète, accablée d'un langueur dont elle ne soupçonnait point la cause, je lui fis, pour la première fois, sentir tout ce que dans un simple baiser il peut tenir de délice poignant. Un voile soudain tomba de

devant ses yeux. Elle frémit : elle avait tout d'un coup compris le rôle de la volupté dans les rapports entre l'homme et la femme. Dès lors commença pour moi l'épreuve redoutable. Je ne vous en donnerai pas le détail : une réserve facile à deviner me retient ; qu'il me suffise de vous dire que Viviane n'eut pas plutôt connu de quelle substance veut s'alimenter la passion, qu'avec cette sincérité énergique et fervente dont sa conduite envers moi avait été empreinte du premier jour, elle prétendit m'obliger à ne l'en pas priver plus longtemps. Quoi qu'elle fît, j'ai su jusqu'à présent lui résister. Ce n'est pas, je vous le répète, que le soin de son honneur ou du mien m'empêche ; mais bien parce qu'enhardissant par un perpétuel refus son désir peu à peu exaspéré, il m'est donné de soumettre à mesure mes moyens de défense à une inspection de plus en plus complète, rigoureuse et décisive. — Notre commerce caché sur ces entrefaites, vint à être découvert : un beau minuit, on nous surprit dans une serre chaude où des lauriers empotés étaient abrités. Quel esclandre ce fut !... Il fit remuer

toutes les langues. “ Le voilà donc touché à son tour, ce Merlin qui ne voulait point de maître...”, s’en allait-on répétant, et chacun d’ajouter aussitôt force détails sur les circonstances dans lesquelles notre secret était venu au jour. Vous connaissez assez la marche de ces sortes de choses : au bout de peu de temps, la légende était forgée de toutes pièces, et de notre méchante serre chaude, l’imagination du vulgaire n’avait fait rien de moins qu’une maison de verre où par la vertu d’un charme plus fort que mon pouvoir d’enchanteur, Viviane, la magicienne me retiendrait captif. L’invention est risible !... A y bien réfléchir pourtant, il se trouve là-dedans un certain fonds de vérité allégorique... Une prison de cristal que d’un geste je pourrais briser ; oui, telle m’apparaît bien l’artificieuse chasteté que je me suis imposée auprès de Viviane et dont le scrupule n’est que transparente hypocrisie... Mais laissons là ces vaines subtilités. — Viviane m’aime toujours : elle se consume lentement ; son cœur plein de désir est une braise qui la dévore peu à peu. Mais moi, je

ne l'aime plus ; l'intérêt de l'expérience que je poursuivais auprès d'elle a étouffé les germes du sentiment naissant. J'ai triomphé : elle n'importe plus désormais à ma destinée. Cependant, je ne puis l'abandonner, j'en ai pitié, je pense... Parfois il me semble que rien ne s'oppose plus à ce que je donne enfin satisfaction à sa longue et mortelle attente. Mais les raisonnements de la chair sont si spécieux, elle est si prompte et l'esprit si faible !... Il ne m'en reste pas moins l'orgueil d'avoir, grâce à elle, remporté une victoire éclatante. J'ai habité la maison de verre sans rien casser.... Eh ! ce n'était pas si facile...

LE JUIF-ERRANT

Et on prétend que vous n'avez pas de tempérament !... Ah ! Merlin, quelle plaisanterie ! Que je vous dise pourtant qu'à votre place, j'eusse bien proprement réduit en miettes toute cette cristallerie !... Quel goût tragique et désespéré ne devaient pas avoir les lèvres de Viviane quand, excédée et mi-morte, elle pâmait entre vos bras, car

elle y pâmait, n'est-ce pas, Merlin ?... Et comme sous l'amour, plante ranimée, elle se fût soudain relevée, épanouie et heureuse !... Mais cela vous est bien égal !... Que vous fait la joie qui n'est pas en vous, dont vous n'êtes à la fois la limite et l'objet !... Ah ! tenez, mon sang bout !... Donnez-moi à boire... *(Coup sur coup, il vide trois fois la coupe, que sitôt épuisée, la belle fille, malicieusement, emplit à nouveau.)* Quel est donc ce vin, Lucullus ? Je ne vous le connaissais pas. L'autre était blond comme le miel, celui-ci est plus rose que le jus des plus fraîches grenades... — Et c'est ce cœur de glace que par ses larmes, ses instances, ses caresses, une femme a cru pouvoir fléchir... La malheureuse, elle tombait bien !... Que ne puis-je plutôt faire la connaissance de Viviane... Je ne me ferais pas scrupule de vous la souffler, je vous jure !.. Je l'emmènerais avec moi, je l'eusse bien vite guérie !... Qu'un seul être, un seul sentiment ne contient pas tout le bonheur, qu'il n'est pas sur terre que l'amour, qu'on compte encore la haine, l'admiration, l'orgueil, la joie, le dévouement à l'idée : voilà ce qu'avec

maintes autres choses, je lui apprendrais !... Dix femmes, je ferais jaillir d'elle, dix femmes différentes... Peut-être au bout du compte, nous aimerions-nous !... Dieu ! que l'étreinte serait splendide... Ensuite, elle me quitterait, rassérénée, ayant appris à vivre. Il y aurait à la face du ciel une créature ivre de plus... Car je suis ivre, moi : l'ivresse, c'est ma fonction... *(Il se lève, fait quelques pas, et, s'arrêtant tout à coup devant les enfants qui se sont endormis.)* — Mais comment, âme méfiante et disputeuse, pourriez-vous comprendre l'enchantement magnifique que la moindre chose de cette vie, le plus humble spectacle, est prêt toujours à faire déborder en mon être éperdu !... Ah ! Regardez ces enfants !... Leur seul aspect me transporte : qu'ils sont beaux !... Leurs jambes nues ont la teinte de l'ambre : un duvet délicat fait le contact de leur peau semblable à celui des abricots et des pêches... Et cette flûte... si vous l'aviez entendue !... — Tantôt, nous allons repartir. Je sais au bord de la mer tel jardin délicieux où nous nous arrêterons. De hauts murs l'entourent : sous les cyprès

et les orangers, l'herbe est épaisse et molle : une lumière blonde l'emplit et parmi les fruits mûrs, les abeilles rôdent en bourdonnant. Assis au bord de la source cachée, ils joueront pour moi seul, et soulevant la coupe sans cesse vidée, je chanterai au son de la flûte, tant qu'épuisé par trop de délices, mon cœur enfin demande grâce...

MERLIN *(froidement)*.

Vous avez le vin lyrique, Juif...

(Il se lève à son tour. La belle fille lui tend un bassin d'argent, fait couler de l'eau sur ses mains ; d'un genou habile cependant, elle frôle la cuisse de Merlin qui ne bronche pas et sans même prendre la peine de s'écarter, affecte dédaigneusement de s'essuyer les doigts au corsage diaphane de la servante.)

LUCULLUS *(le rejoignant.)*

Je suis content de vous, cher ami. Vous avez été admirable. Vous aussi, d'ailleurs, ô le

plus exalté des hommes. (*Il s'est retourné et étonné de ne voir personne :*) Mais où diable êtes-vous passé ?... Ah, ça !.. Merlin, qu'est devenu le Juif ?... (*Ils parcourent du regard la galerie ; le Juif a disparu avec les jeunes garçons*)... Parti !... L'oiseau s'est envolé sans crier gare... Le drôle de corps !... Ces traits-là au demeurant, lui sont familiers. Ne vous inquiétez donc pas et marchons un peu, voulez-vous ?... J'aime assez faire les cent pas après le repas. (*Ils se mettent à arpenter la galerie, bras dessus bras dessous ; des serviteurs cependant s'occupent sans bruit d'emporter les tables*)... Oui, laissez-moi le répéter, je suis ravi. Avec quelle vivacité, quelle éloquence vous avez jouté de contrastes ! Je ne sais si vous appréciez suffisamment l'importance de pareille entrevue ; je la tiens quant à moi, pour inestimable. La forte leçon que nous y avons donnée ! Quelque indiscret, surprenant nos propos, eût pensé qu'il s'agissait entre nous d'une théorie du bonheur : on confond si aisément la destinée d'un homme avec son bonheur !... Mais je crois, à vrai dire, que la recherche intéressée du bonheur est le cadet de

nos soucis. Arriver à nous réaliser, à faire de chacun de nous le type parfait, selon son espèce : voilà la grande affaire !... Continent, prodigue ou méthodique, j'ose dire que nous y travaillons assez allègrement. Ah ! ah ! Ce n'est pas le scrupule qui nous étouffe. Eh bien ! tant mieux : il fallait que ce scandale arrivât. Trop longtemps, on s'est évertué à émonder l'individu, à le restreindre, à le confondre avec ses proches. Nous le dégageons, nous autres, au contraire; nous le poussons au paroxysme. La réaction était nécessaire. Laissons donc autour de nous un sot bétail crier qu'on l'écorche, et sans nous émouvoir de ces clameurs, marchons où le devoir nous appelle. Allez ! Merlin, nous n'avons plus rien à faire avec l'hésitation. Le vieux monde moral est ouvert devant nous : comme des météores désorbités, répandons-nous-y !... Dévastons, ravageons ! Plus il y aura de dégâts, plus éclatantes apparaîtront notre vertu et notre force ; car les statues ne sont jamais mieux éclairées qu'à la lueur de l'incendie du temple... — Mais qu'est-ce donc... — écoutez !...

(Ils se taisent un moment. Il n'y a pas à douter, quelqu'un dans l'ombre gémit plaintivement. Lucullus aussitôt saisit un flambeau, descend au jardin. A peine a-t-il fait quelques pas, il s'arrête et pouffant, s'écrie :)

Eh ! Merlin, venez donc !... Le spectacle en vaut la peine...

(Merlin le rejoint. Sous un massif de roses, non loin de la maison, le Juif est étendu, ivre-mort ; accroupis près de lui, les enfants le veillent en pleurant.)

MERLIN *(bourru).*

Pourquoi geignez-vous comme ça !... Que diable, voyons, il n'est pas mort... Ne pouviez-vous appeler d'ailleurs, petits nigauds...

(Cependant des serviteurs sont accourus : sur un signe de Lucullus, ils soulèvent le Juif, le ramènent sous la galerie. Merlin avec les jeunes garçons ferme la marche.)

LUCULLUS *(toujours riant.)*

Cet incident est admirable !

MERLIN

Vous l'avez dit, cher ami !... Suivant de si près notre controverse, avouez qu'il prête une autorité inattendue aux reproches dont, il y a une heure, j'accablais le Juif. Lui-même, sans doute, ne prévoyait pas qu'il dût ainsi, avant mon départ, leur rendre cet involontaire et péremptoire témoignage.

LUCULLUS

Avant votre départ, dites-vous... Et quoi ! Merlin, songez-vous déjà à me quitter ?... Ce serait contrarier tous mes projets. Je comptais sur vous, en effet. Une chambre là-haut vous attend, cette belle fille même s'apprêtait à vous y conduire.

MERLIN *(se retourne et aperçoit debout devant lui, une lampe à la main, la servante aux bras nus qui lui adresse un sourire*

plein de promesses : pendant un moment ses regards indécis vont de Lucullus à " l'ennemie " : brusquemeut comprenant quelle embûche délicate lui est tendue :)

Eh bien ! soit : qu'il en soit fait comme vous voulez ! Je resterai. En la présentant sous cette forme, d'ailleurs, vous saviez bien, Lucullus, que je ne pouvais décliner l'invitation.

LUCULLUS

Bravo, cher ami ! Je n'attendais pas moins de votre amitié. — Permettez à présent que je coure au plus pressé. Cet ivrogne de Juif ne peut passer la nuit ici : il faut que j'aille moi-même l'installer en lieu sûr : Je laisse, en mon absence, à cette aimable personne le soin de s'occuper de vous... A tantôt, cher...

(Merlin s'incline ; la jeune fille lui fait signe de la suivre, ils sortent ensemble ; par une autre porte, en même temps, disparaissent Lucullus et deux serviteurs qui

emportent dans un tapis le Juif toujours inanimé.)

Au bout de quelques instants, Lucullus revient seul. En constatant que Merlin s'est retiré, il a un rire muet et narquois. Devant une petite table toute préparée, il va s'asseoir ensuite, ouvre un gros cahier et, ayant essayé sur son ongle le bec de sa plume, tranquillement, il reprend la rédaction de ses *Mémoires*. Comme les moustiques, attirés par la flamme de sa lampe, sont nombreux, de temps en temps, il s'arrête, pour écarter du revers de la main, quelque insecte qui, les ailes brûlées, est tombé sur son papier.

LETTRES CHOISIES

“Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m’a envoyé et d’accomplir son œuvre.”

JEAN (ch. IV § 34)

I

à Marie-Madeleine

Est-ce vrai, Madeleine, ce que l'on va partout répétant ? Eh quoi, vous quitteriez tout ce qui fit votre gloire et nos délices ; cette vie éclatante où vous marchiez comme dans un triomphe, vous l'auriez soudain renoncée pour ne plus connaître d'autres soins que ceux qu'un fanatique vous imposera ! Au milieu de l'ombre et des ruines, vous étiez l'image vivante de l'Amour et sa présence merveilleuse; nul n'échappait à votre empire, et ce pouvoir magnifique, vous le voulez déposer ! Quelques assurances qui me soient données, en vérité, chère amie, je ne puis me résoudre à le croire. — Un soir, bien avant votre fortune, il me souvient de vous avoir vu danser dans un petit café de la rue des

Marchands. Les bras levés, vous tourniez lentement, et vos pieds nus brillaient sur les rouges tapis. Les yeux de tous les hommes vous suivaient ; à chacun de vos cheveux dénoués, un cœur était attaché ; tranquille et rayonnante, cependant, vous souriiez et ne daigniez rien voir. Telle qu'alors vous m'apparûtes, je vous ai toujours retrouvée. Sous le désir évertué de ceux qui vous entourent, vous marchez légère, et le poids de votre destinée sur vos épaules rondes à peine semble-t-il peser. Je songe à tout ce que suscite votre seul passage : grâce à vous, l'illusion se perpétue que les divinités charmantes n'ont pas encore tout à fait déserté le monde : vous êtes à la fois l'embellissement du présent et l'incarnation du rêve des anciens âges ; et tout cela, sans pitié, sans scrupule, vous prétendez l'abolir ?... A un pareil mépris de votre réputation, à un si profond oubli de vos devoirs, non, encore un coup, je ne puis ajouter foi !. Il en est, Madeleine, qui de votre détermination s'affligent,d'autres plaisantent, d'aucuns même s'indignent : pour moi, je prétends par mon incrédulité vous

donner la preuve la plus délicate de l'estime en laquelle je vous ai tenue jusqu'à ce jour. A mes yeux, en effet, vous étiez un exemple admirable et tonifiant : sans cesse, pour réconforter ma fermeté parfois défaillante, je me proposais votre conduite comme un modèle. La ligne inflexible de votre existence jamais n'avait dévié ; pas une heure ne s'écoulait que par quelque succès nouveau, vous ne vous élevassiez au dessus de vous-même. Madeleine, me plaisais-je à penser, a compris le but secret de la vie : son attitude par sa publicité a une action salutaire ; elle sait que parmi nous elle est la Beauté, et la liberté qu'elle conserve en ses plus grands abandons est le signe superbe qu'elle accepte la mission que la splendeur de son corps lui a conférée. Comme une contagion à quoi nul n'échappe, elle se répand chez tous : chacun s'incline devant ses genoux, mais ne livrant jamais son âme, elle n'a jamais senti de volonté peser sur elle et toujours est demeurée sa propre souveraine. Ainsi songeais-je, Madeleine : concevez dès lors quelle fut ma surprise quand on m'apprit que, reniant un passé si

enviable, vous aviez abandonné les fêtes heureuses et la société de vos amis pour suivre au désert un prophète vagabond ! Ah ! lorsque jadis, à Béthanie, en tout l'éclat de votre puissance de courtisane, vous êtes allée vous jeter aux pieds de Jésus et que, les ayant oints d'huile aromatique, vous les avez ensuite essuyés avec vos cheveux, combien je vous ai approuvée ! J'avais discerné en votre démarche le désir d'attester hautement qu'il était en vous une force tendre et douce que personne encore n'avait éprouvée et dont vous disposiez à votre gré. J'étais loin de supposer qu'au moment où vous veniez de vous affirmer si habilement, vous songiez déjà à rejeter le bénéfice de votre vertu, et que, sans respect pour votre passé, on vous verrait bientôt vous déclarer l'esclave humiliée d'un homme qui, par sa parole suave et son indulgence artificieuse, vous a séduite et désormais vous entraîne après lui sur les grands chemins de Galilée ! Vous l'aimez, me dit-on. Mais, au nom des dieux, depuis quand l'amour se doit-il manifester de la sorte ? Du reste, votre égarement sur ce

point est si peu plausible que je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'il abrite des desseins sagaces que nous ne pouvons encore pénétrer. Ou bien, s'il était vrai que, renonçant au fruit d'une carrière qui fut si belle, vous vous abaissiez à n'être plus aux pieds du Nazaréen que le témoignage passionné et palpable de ses facultés oratoires, laissez-moi vous dire que pour toujours je me verrais guéri de l'envie de croire en quelqu'un, car l'être sur qui je croyais pouvoir faire le plus grand fondement, aurait dès lors trahi ma foi. Me faut-il donc vous apprendre, ô Madeleine, ce que c'est que l'amour ? Y a-t-il en lui autre chose qu'une occasion de nous éprouver nous-mêmes et d'accroître judicieusement notre puissance ! L'efficace chaleur que ce sentiment diffuse en nous, le vif et l'actif soudain propagés jusqu'à nos sens les plus obscurs, les délices de la possession et de la domination, voilà autant d'éléments que notre âme doit mettre à profit et tourner à notre glorification intime ! Je n'ai jamais vu dans l'amour qu'un moyen exquis de délasser notre esprit de sa tâche

accablante, et de lui communiquer en même temps une ardeur renouvelée. C'est un cordial énergique qui restaure les membres en déliant la pensée : malheur à qui en abuse ; l'ivresse s'emparera de celui-là ; il tombera sur la route et ne se relèvera plus. Êtes-vous déjà tombée, Madeleine ? Ah, permettez-moi de ne pas désespérer de vous ! Que l'amour jamais ne soit définitif : rien n'est définitif dans la vie ; les existences se nouent et se disjoignent, les êtres passent, se rencontrent et puis se séparent. A la loi de l'universel mouvement, l'amour ne fait pas exception : foin d'un culte immuable et borné ; ce qui importe seulement, c'est l'impression de force que nous vaut le commerce de ces idoles de chair ! Les cœurs faibles trouvent en lui le moyen d'échapper à la destinée qui les presse : sous sa voix retentissante, ils étouffent les rappels de leur conscience ; ils se fondent, se mêlent dans l'étreinte et rêvent de ne plus faire qu'un bonheur unique de leurs âmes appariées. Mais je vous le demande, l'amour en soi est-il un but, est-ce là le terme où doivent

s'arrêter notre ambition et notre énergie ? Répondez plutôt avec moi, Madeleine, que c'est une flamme subtile, errante, qui circule au hasard, embrasant d'un désir accru les forts qu'elle touche et les lançant plus ardents sur la route impérieuse de leur vocation. Chacun le subit une fois ; l'épreuve est nécessaire : l'homme médiocre se consume à ce contact dévorant; l'homme libre, au contraire, transfusera dans son sang le feu agile qu'il a rencontré, et incontinent passera outre. Tel est le devoir, Madeleine, et vous ne l'ignorez pas ? Que vous voit-on faire cependant ! Vous quittez votre demeure, vous descendez du socle où votre statue émouvante s'érigeait, vous résignez la souveraineté que vous exerciez sur nous et, sous des vêtements grossiers, en dépit de la délicatesse de vos mœurs, vous vous mettez à suivre un illuminé qui prêche l'effacement, l'égalité, le renoncement. Non contente même de vous séparer si brutalement de votre vie, vous vous détestez, vous pleurez comme une honte votre gloire sans pareille et vous prenez à maudire — car on m'assure que votre folie en est à ce point —

jusqu'à la beauté de votre corps ! Ah ! de quelle déplorable erreur êtes-vous le jouet : ouvrez les yeux enfin, considérez la tombe où, toute vive, vous allez vous enfermer et reculez avant l'instant d'un repentir tardif ! Aimez Jésus, soit ! si le penchant de votre cœur vous y entraîne ; encore cet amour appelle-t-il les soins abusifs que vous lui consacrez ? Aimez le Christ, j'y consens : mais, par grâce, ne lui sacrifiez rien de vous même ! En vous agenouillant devant lui, vous avez satisfait aux exigences les plus pressantes de votre sentiment : laissez-le à présent, et puisque son tempérament ne le met pas à votre merci, retournez-vous-en ; sa fréquention ne peut davantage vous être utile. Redevenez semblable à cette Madeleine que j'ai admirée et qui suscita en moi les plus nobles mouvements du lyrisme intérieur... Regagnez votre palais trop hâtivement déserté, joyeuse à songer que vous emportez avec vous ce que cet homme avait de plus précieux : la paix de son âme. Il a connu le prix de votre dévouement : il regrettera votre présence, et saura qu'elle manque désormais à son apostolat

infécond. Abandonnez-le, et que l'amour, s'il vous en reste encore, ne soit plus qu'une lumière dont s'éclairent vos yeux : de la sorte, vous aurez retiré quelque avantage d'une équipée qui eût pu vous être funeste. Vos fidèles s'inclineront plus bas, lorsque vous reviendrez ; à vos charmes, une qualité inconnue se sera ajoutée, à quoi, pas plus qu'à votre cœur inaccessible, ils ne pourront prétendre. Vous aurez démontré à tous que rien ne peut passer en vous le souci de votre perfection spirituelle, et un lustre nouveau ornera votre renommée. Rivière étincellante et limpide, gardez de vous perdre dans le fleuve épais, écartez-vous de lui, et à genoux, les bergers reconnaissants viendront boire votre eau claire que n'altère aucun mélange impur. Ah ! je veux espérer jusqu'au bout ! Où que vous vous soyez enfuie, mon appel vous joindra. Songez-y bien, la minute est redoutable, des conséquences infinies sont attachées à votre décision. Vous serez à votre choix tout ou rien. Sauriez-vous hésiter dans une alternative si importante ? Non, Madeleine, je vous le dis, vous nous reviendrez : l'estime

que je vous conserve malgré tout, en est le gage infaillible. Les petits enfants, à votre retour, vous acclameront : ils jetteront des palmes et des fleurs sous vos pas. Vous sourirez, et tous les hommes pâliront d'espérance et de joie, mais moi, jamais plus je ne vous reverrai, et vous comprendrez que si je m'abstiens, c'est par crainte, car telle alors sera votre autorité que moi-même je vous redouterai....

II

à Judas

Il m'est agréable de penser qu'à l'heure où tout le monde ici vous charge d'opprobres, je vais être seul à vous adresser une parole d'éloge : recevez donc en cet endroit, avec mes félicitations, les marques solennelles et délibérées de mon admiration. J'ai été informé dans le plus grand détail de votre conduite ; tout ce qui touche aux graves événements dont Jérusalem vient d'être le théâtre, en ce moment est recherché et commenté avec passion. On a suivi vos démarches. Depuis le jour que vous êtes allé offrir aux prêtres votre complicité jusqu'au soir où, dans un baiser, vous avez consommé vos projets rien de ce que vous avez fait n'est demeuré secret. Quelque sentiment que leur inspire Jésus,

tous s'accordent à vous honnir : tant pis, ma foi ! Je ne me suis jamais grandement soucié de l'opinion d'autrui : d'être seul à vous approuver n'est pas dès lors pour me déplaire. Gardez-vous toutefois d'attribuer à ma louange d'autres mobiles que ceux qui l'inspirent effectivement. Si j'applaudis à votre attitude, ce n'est pas que j'aie nourri à l'égard du Nazaréen, une animosité prompte à se réjouir de ce qui lui advient de fâcheux : en l'occurence, j'enragerais plutôt de n'avoir pas eu le courage de supprimer moi-même un homme qui me gênait ou simplement m'était odieux. Une vulgaire misanthropie non plus, quelque bizarre dévergondage moral, ne sont pour rien dans ma satisfaction. Je serais désolé qu'un esprit hardi tel que vous ne vît en moi qu'un sauvage tellement épris de haine pour ses semblables qu'il exulte à toute calamité publique. Comprenez-moi mieux: tout ce qui regarde Jésus m'importe trop peu pour qu'il me soit possible de m'affliger ou de me congratuler à son sujet : je méprise assez mes compatriotes, d'autre part, pour me sentir complètement indifférent à tout ce qui

les concerne. En vérité, il est à mon sentiment des raisons plus profondes, qu'il n'est pas sans intérêt que j'expose à vos yeux. Les hommes ont accoutumé de ne considérer un acte qu'isolément : la destination cachée qu'il peut servir ne les sollicite pas ; pour juger du bien ou du mal, ils usent d'ailleurs de critères trop arbitraires, et ne se soucient en toute choses que de l'intérêt collectif. Dans un fait, au contraire ce qui d'abord m'attire, c'est l'intention de celui qui l'a produit et le profit personnel qu'il en a prétendu retirer. L'utilité spirituelle, seule à mon sens, justifie ou discrédite une action : le reste n'est que phénomène ! Je m'inquiète peu en conséquence que, par vous, votre maître ait été livré aux bourreaux; ceci seulement me saisit, l'ardente et vigoureuse nature que vous venez de révéler, le caractère tragique que votre destinée a tout à coup assumé ; et si la haine et le mépris dont vous êtes l'objet, m'enchantent, c'est que par eux, vous êtes isolé à ravir, et qu'ainsi votre figure s'en trouve d'autant plus nettement indiquée. Qu'étiez-vous hier ? Une tête quelconque dans la foule,

un inconnu sans vertu et sans nom ; aujourd'hui, grâce à votre énergique décision, vous êtes un héros redouté. Votre image pour toujours est gravée dans la mémoire des humains : vous êtes complet ; du premier coup vous avez atteint cette perfection de l'être à laquelle, différemment, mais dans un même esprit, je m'efforce depuis longtemps. Les hommes crient à la perfidie, ils stigmatisent en vous le dernier des misérables ; ils ne peuvent admettre que vous ayez trahi l'être qu'entre tous, vous sembliez devoir chérir et respecter. Je ne participe d'aucune manière à leur émotion et ne parviens pas à démêler la " trahison " qu'ils vous imputent. Quelle obligation, je vous le demande, nous lie les uns aux autres ? Aucune œuvre commune et de portée générale n'unit les hommes : je n'imagine point aussi bien l'espèce de fidélité qu'on est tenu de leur garder ! Toujours j'ai considéré ceux qui m'entourent comme de simples moyens dont je puis user à mon gré pour assurer le travail de réalisation de moi-même. Les hommes, à le bien considérer, ne sont les uns pour les autres que de réciproques adjuvants

d'énergie, et nulle responsabilité mutuelle ne les peut asservir. Il importe, au contraire, que chacun conserve sa liberté, son unité typique, et ne voie en son prochain qu'une occasion. Sans scrupule, vous vous êtes servi de Jésus pour votre plus grande élévation : vous eûtes raison, puisque vous avez réussi. Pas une hésitation n'entrâva votre inflexible et rapide action : c'est le signe d'une volonté affranchie de toute convention, altière et soucieuse de sa destinée. Pour tout dire, je ne craindrai pas d'affirmer que l'universelle horreur qu'elle suscite, ajoute beaucoup à la grandeur de votre action. L'exécration du populaire accuse sa portée véritable: vous êtes désormais en dehors du troupeau de toute la mesure de son indignation, et cette unanimité dans le blâme atteste à suffisance que votre ouvrage est parfait. Surtout, j'admire que tenant une conduite si neuve et si audacieuse, vous ayez eu sans cesse conscience de votre vertu, et que pas un geste équivoque n'en ait compromis la signification. Quand vous êtes allé dédaigneusement jeter dans le Temple le sac d'argent par quoi des niais avaient pensé

acheter votre héroïsme, vous avez, pour ceux qui eussent pu douter encore, manifesté les raisons authentiques de votre génie ; alors, vous vous êtes affirmé désintéressé, uniquement généreux, et avez clairement marqué qu'au seul souci de votre œuvre vous aviez obéi. Voilà un trait sublime et qui me confond : il est d'autant plus saisissant qu'il n'est point destiné au vulgaire, qui ne le comprendra guère. Oui, votre figure est belle : souffrez qu'un homme qui vous est inconnu ose dire qu'il pense avoir apprécié la qualité de votre intention magnifique ! Qu'il lui soit toutefois permis d'ajouter qu'une gloire si soudaine vous impose des devoirs auxquels votre esprit peut-être ne s'est pas encore attaché. Comment allez-vous faire désormais pour ne point déchoir ; par quel éclat nouveau, vous maintiendrez-vous, dans le cours des jours futurs, à la hauteur de vous-même ? Il ne faut jamais être l'homme d'un souvenir. Un action, comme celle que vous venez d'oser, sans doute suffit-elle à remplir et à illustrer la vie, mais il importe que vous vous gardiez d'en arrêter le retentisse-

ment, par quelque démarche subséquente. Le bénéfice de votre conduite dépend de vous ; croyez-vous pouvoir, sans plier, soutenir durant toute une existence le rôle écrasant dont vous vous êtes chargé ? Redoutable problème ! Pour moi, s'il m'est accordé de mêler ma voix à un débat aussi intime, j'estime qu'il n'est à la situation d'autre issue que dans une mort volontaire et librement consentie. C'est un précaution louable, et à la fois, un dernier défi à votre maître, car n'avait-il pas promis le pardon de son crime à qui viendrait l'avouer, d'un cœur soumis ? En mettant fin à vos jours, vous assurez l'intégrité du sombre exemple qui vous venez de produire, et à la clémence de Celui que vous avez " trahi ", vous opposez le dédain suprême. Les hommes assurément ne manqueront pas d'attribuer votre suicide au repentir ou au désespoir : que vous fait leur opinion ! Il y a une amère et orgueilleuse jouissance à être incompris. " C'est chose royale, a écrit Antisthène, d'entendre dire du mal de soi quand on fait le bien ". J'y vois donc une raison de plus de recourir à une détermination si magnanime.

III

à Ponce Pilate.

Avant que d'avoir reçu votre lettre, la voix publique, déjà, m'avait informé des événements dont vous m'entretenez. Ils ont eu un profond retentissement dans notre ville, et si les familles nobles n'ont point participé à l'agitation du populaire, elles ne se sont guère fait faute de suivre avec un intérêt passionné le cours du tragique procès qui vient d'avoir son épilogue au sommet du Golgotha. Ainsi, depuis quelque temps, ai-je pu asseoir judicieusement mon opinion, et venant me consulter sur votre conduite en cette affaire, vous ne me prenez pas au dépourvu. En toute autre occasion, certes, je me serais refusé à vous communiquer mon sentiment, car je ne vois pas en quoi il

vous importe ; mais aujourd'hui que tout est consommé, comme disait le Juif que vous avez crucifié, je ne me fais plus scrupule de parler. Je sais que mon avis n'aura d'action sur les événements, et c'est là ce qu'il faut éviter ; quant à l'impression qu'il produira sur vous, j'avoue ne point m'en soucier ; vous m'avez interrogé : c'est à vous d'assumer les responsabilités de ma rude franchise. Permettez-moi toutefois de bien marquer au préalable que je n'ai aucun titre pour prononcer dans un débat qui ne ressortit que de votre for intérieur, et que si je romps le silence, je n'en reste pas moins convaincu que je n'ai pas le droit, vis-à-vis de moi-même, d'émettre un jugement en une matière aussi délicate. Dans votre lettre, en effet, vous me parlez de vos scrupules ; vous me dites que votre conscience n'est pas tranquille, et qu'elle vous reproche d'avoir peut-être frappé un innocent. Je ne puis vous suivre sur ce terrain. En vérité, voilà des choses qui, pas un instant, ne m'ont occupé. A votre personnalité morale, j'ai exclusivement songé ; c'est son action qui, dans cette

justice sommaire m'a intéressé : sur elle seule, puisque vous l'exigez, je suis en mesure de formuler une appréciation. Entendez-moi bien, je vois ici une question de principe et non point de fait : vous ne paraissez guère saisir la distinction. Il ne m'appartient pas de vérifier si l'homme que vous avez condamné était coupable ou non. Je ne considère que votre attitude en face des circonstances, et quelque mortification que je vous doive causer, force m'est de déclarer qu'elle fut tout uniment déplorable. Il est une chose que je prise avant tout, c'est l'action, bonne ou mauvaise, mais décisive. Or, vous n'avez pas agi. En une rencontre aussi grave, vous vous êtes montré faible, indécis, subordonné aux forces contraires qui vous pressaient ; vous aviez entre les mains le moyen de vous affirmer splendidement : vous n'avez fait que briser honteusement votre destinée. Toute occurence, quelle qu'elle soit, doit être utilisée. C'est à l'attitude de sa volonté devant la vie, qu'on reconnaît s'il y a dans un être une véritable puissance. Pour quelqu'un d'attentif à son

perfectionnement, il n'est rien qui ne présente une sorte d'occasion de se manifester. L'homme de génie croît tous les jours ; pour se déployer, il ne demande pas un concours de faits héroïques : le plus petit accident, intérieur ou extérieur, lui suffit. On a dressé à l'usage des esprits vulgaires le catalogue de ce qui est permis ou défendu : il est bon qu'il sentent toujours le licou et le bât, mais l'esprit libre qui ne trouve qu'en lui-même sa raison d'être ne s'embarassera jamais de ces classifications ; la moralité des choses pour lui ne réside que dans l'emploi qu'il en fait, et là où de moins forts n'auraient rencontré que la honte ou la ruine, il trouvera sa propre glorification. Oseriez-vous vous appliquer ces maximes rigoureuses ? Il ne se présentera sans doute plus dans le cours des âges, un drame pareil à celui où vous avez été appelé à prendre part. Or, qu'y avez-vous fait, je vous le demande ? Ah ! que je vous féliciterais si, ayant condamné Jésus tout en le sachant innocent, vous m'apparaissiez plus résolu, plus sûr de vous qu'auparavant : de ce qui eût été un

crime pour un autre, vous auriez fait un acte de vertu souveraine, et votre statue fût devenue imposante ! Mais vous n'avez pas agi ; doutant de votre propre justice, vous avez abandonné le Juif, et les hésitations qu'on voit percer en toute votre procédure n'ont d'autre effet que de souligner cruellement votre incapacité et votre mollesse. De cette épreuve redoutable, vous sortez amoindri pour jamais : à peine, dorénavant, car vous vous êtes vaincu vous-même, oserez-vous encore faire usage de l'appareil terrible qui repose en vos mains indignes de procurateur. Vous me demandez s'il vous faut vous blâmer ou vous approuver : que ce doute vous ronge et vous tue ; vous êtes une proie qui ne lui échappera plus ! Il y a des êtres vigoureux qui, faisant un acte, y épuisent toute leur force, et ne savent passer outre ; ils se sont limités d'un seul coup, et cette réalisation les absorbe tout entiers. Pour vous, vous demeurerez confiné dans votre inertie : la lâcheté dont vous avez fait preuve, désormais, vous sera toujours présente ; elle vous enfermera comme la cage

honteuse enferme certains esclaves. Vous vous êtes assis dans la poix : ne songez plus à marcher ni à fuir. Le visage éclatant et imprévu de votre destinée sans doute vous a-t-il effrayé, quand il vous est tout à coup apparu: maintenant il s'est pour toujours détourné de vous. Ce n'est pas le sang du juste qui vous inquiétera, c'est le regret et la honte de votre insuffisance. Malheur à l'homme qui se sent soudain inutile à soi-même ! L'histoire a voulu un moment s'appuyer sur vous : vos épaules ont cédé. Vous vous êtes dérobé, mais l'honneur d'être puissant au travers des temps vous a, du même coup, échappé. Je ne vous ai jamais estimé, car je ne puis estimer que ceux qui me font du mal : je vous méprise aujourd'hui. Vous ne connaitrez même par l'âpre orgueil d'être détesté. Vous êtes déchu, et ce qui vous a couché par terre, ce n'est point le fer héroïque de la lutte. Un prêtre, un vieillard, peut-être, vous demanderaient-ils les motifs de votre incertitude : aux trébuchets délicats de leur prudence, ils pèseraient vos scrupules, et peut-être aussi vous rendraient-ils quelque courage. Mais il

importe peu, laissez-moi le répéter, que vous ayez eu tort ou raison. Je dis que vous avez laissé fuir l'occasion incomparable qui s'offrait à vous de réaliser votre figure morale : vous n'êtes désormais qu'un bâton rompu sur qui personne ne daignera plus s'appuyer. J'ignore certes ce que j'eusse fait à votre place : je constate simplement que vous n'avez rien fait, alors qu'il fallait agir. Homme pusillanime, qui avez accepté la loi des événements quand il convenait de leur imposer la marque violente de votre autorité, reconnaissez ici la suite ininterrompue de vos défaites. Jésus tombe en votre pouvoir : ne deviez-vous point le rechercher vous-même ? Vous l'envoyez à Hérode ; était-ce rendre votre lâcheté assez publique !... Hérode cependant vous le renvoie ; vous pensez alors à le mettre en liberté, — ô le triste aveu de votre impuissance ! Les Juifs enfin exigent sa mort — de guerre lasse, vous le leur livrez, et pour bien signifier que vous déclinez toute participation dans la tragédie vous vous lavez les mains au prétoire... En vérité, vous n'avez un instant cessé de vous écarter

de votre destinée. Le torrent était trop rapide, vous avez craint de vous y engager. Vous étiez un livre vierge, qui eût pu tenir une légende prodigieuse : vous avez renversé l'écritoire sur les feuillets blancs ! — Allez, vous êtes un homme mort, et ce que vous avez de mieux à faire, je vous le dis, mon cher, c'est de disparaître...

IV

à Marie, Mère de Jésus.

Je ne saurais assez marquer combien me choqua la contenance que vous avez prise en face des événements mémorables qui viennent de se dérouler en notre ville. Que j'ai maudit tant de faiblesse et de pusillanimité ! Votre douleur, le bruyant étalage de vos sentiments maternels ont fait tache dans un spectale aussi pathétique, et peuvent même, chez certaines âmes impressionnables, en avoir compromis tout l'effet. Il n'y avait place pour vous nulle part, vous avez voulu néanmoins figurer dans l'action : pas un instant, vous n'avez laissé d'être importune et, qui pis est, nuisible. Il m'est permis de le déplorer, car l'histoire appartient à tout le monde, et chacun a le devoir de veiller à

ce qu'on ne falsifie pas son esprit. Les larmes que vous avez versées pendant le supplice de votre fils ont ravalé une circonstance que tout portait au sublime. De telles péripéties, et si bien présentées, étaient presque surhumaines, vous n'avez voulu y voir qu'un drame médiocre où votre affection était engagée. Ah, fasse le Ciel que vous n'ayez point réussi! Pourquoi, en effet, avez-vous pleuré ? Toute autre, à votre place, pourrait répondre "Mais c'était mon enfant, la chair de ma chair, qu'on insultait, qu'on frappait, qu'on pendait au bois infâme !..." A vous seule, pareille justification est interdite: vous ne pouvez oublier de quel fils vous êtes la mère. Ne se disait-il pas issu de Dieu, envoyé par son père sur ce monde pour racheter les hommes de la perdition, et leur ouvrir par son exemple le chemin de la vérité et de la rédemption éternelle ? Ses souffrances étaient nécessaires, prédites et réclamées par lui, du reste; il fallait qu'il affermît son apostolat dans le sang et que la mort donnât la mesure de son dévouement à sa mission. Je veux croire un moment qu'il disait vrai et qu'en

consentant à ce généreux et inutile héroïsme, il n'était point la dupe de sa propre manie ; quelle devait être en ce cas votre conduite ? Mais, tandis qu'on le conduisait au Golgotha et que les marteaux enfonçaient le fer dans ses membres, n'auriez-vous pas dû chanter !... Quel rôle émouvant et grandiose vous était dévolu ; chacun et moi-même, si vous l'aviez accepté, se fût incliné devant une grandeur de caractère si peu commune. Vous auriez formé, en vous comportant de la sorte, le plus éclatant acte de foi en votre fils qu'il eût pu désirer, et les siècles à venir n'auraient eu assez de bouches pour vous louer. Supposons par ailleurs que Jésus — et c'est bien ce qui me paraît le plus probable — n'ait été qu'un simple mortel, victime d'une folie tendre et suave, assez spéciale, et que les allusions mystérieuses qu'il fit à son royaume, à son père et son origine ne soient que d'incohérentes divagations ; ne deviez-vous pas, à l'heure où son sort se jouait, cacher ces larmes, ces gémissements, tout ce désespoir qui indiquait manifestement que vous ne croyiez pas en lui et que vous redoutiez

de perdre pour jamais ce fils bien-aimé ? Ah ! que vous avez mal compris les soins que vous lui deviez ! Votre affliction égoïste inconsidérée et ruinera sa mémoire. Qui croira que ce fut un dieu, si sa mère elle-même ne l'a pas fait ? Cette fin pouvait être surhumaine, disais-je tantôt ; on eût pu y voir le sacrifice prodigieux d'un immortel mourant pour racheter ses bourreaux : grâce à vous il n'est plus sur la colline funeste qu'un Juif quelconque payant de la vie les séditions qu'il fomenta, et une mère qui pleure son enfant dont l'agonie s'achève sous ses yeux. De l'inintelligence déplorable dont vous avez témoigné, la responsabilité, après tout, ne vous accable pas seule : votre éducation, autant que la médiocrité de votre esprit, est coupable. La sombre vertu qui réside dans la mort est bien oubliée de nos jours. On n'y voit plus que le terme obligé de l'existence animale : personne ne vous a appris sa fin véritable, ni la place qu'elle tient dans l'économie des destinées humaines. Croyez-vous donc que ce soit un chose dont il faille tant s'affliger ? N'est-elle pas tout au contraire

la conclusion logique et providentielle de l'œuvre du sage, du héros, du génie ! Il est un moment où l'homme qui a longtemps travaillé à se réaliser, touche enfin à la perfection. Il s'est exploité tout entier, il a satisfait son instinct et atteint le point culminant de l'intérêt moral. Désormais il ne peut que se maintenir ; toute retouche à l'œuvre qu'il vient d'achever risquerait de détruire le produit d'une laborieuse carrière : la mort, alors, survient ; elle empêche le geste maladroit, prévient la déchéance éminente, et ainsi m'apparaît comme le signe visible de l'approbation que donne à nos efforts la puissance obscure qui nous gouverne. Sa main glacée décerne une consécration définitive à notre travail : elle nous fige soudain dans notre attitude la plus belle ; rien dorénavant ne changera de ce que nous avons créé en nous : elle s'en est instituée la gardienne, et nous pouvons nous fier à sa vigilance indéfectible. Mais à combien d'hommes est-il donné d'attendre en paix sa visite, combien la reçoivent à l'heure conforme, et lui livrent une âme parfaite à qui la vie ne peut plus

être utile ? Je vois en l'angoisse que presque tous éprouvent à n'être pas prêt la cause de la haine et de la crainte dont est communément l'objet ce phénomène judicieux et naturel. Elle n'est redoutable aussi bien que pour le lâche et l'impuissant, qui ne peut laisser à la postérité qu'un souvenir sans vertu. Le héros, au contraire, qui a parfait en lui l'œuvre sacrée, avec tranquillité s'incline devant elle : il sait que la mort ne perpétuera de lui que l'image la plus pure. Au néfaste préjugé qui a cours sur ce sujet, se rattache par ailleurs le culte des ancêtres et des défunts en général. En ceux que le trépas enlève, on s'habitue peu à peu, par effet reflexe, à voir des victimes ; on déplore leur perte, et chacun de bonne foi s'imagine qu'avec eux quelque chose de lui s'en est allé. Je ne sais quelle solidarité pernicieuse unit les hommes à cet endroit : ils se croient nécessaires les uns aux autres, et que l'un d'eux disparaisse, à l'instant tous se lamentent, comme s'ils avaient perdu ce qui les aidait à subsister. Je comprends mieux, vous l'avouerai-je, le païen qui honore un mor-

ceau de bois, une bête ou la foudre, que l'être qui rend aux ancêtres un culte que rien ne justifie. La mort, laissez-moi-y insister, n'est qu'une mesure de précaution que prend la Providence, l'harmonieux hasard, pour éviter qu'un homme arrivé à la perfection ne détruise inconsidérement le délicat chef-d'œuvre de sa création morale. Elle n'effraye que ceux qui ne sont point préparés à l'épreuve : ils savent bien que ne sera frappée à ses austères médailles que l'effigie qu'au dernier moment on lui transmet. Qu'importent les cadavres en de si haut desseins ! Ce que les ancêtres et les défunts avaient de plus précieux demeure avec nous : c'est leur exemple, la trace de la beauté orginale qu'ils ont manifestée dans leurs actes. Les hommes ne sont pas irremplaçables : une seule chose vaut en eux ; la leçon qu'ils peuvent nous donner, la force que nous pouvons retirer de leur commerce. Ce bénéfice n'est pas attaché uniquement à leur personne : leur souvenir posthume le contient tout aussi bien. D'ailleurs l'être doué d'une vie intérieure énergique ne saurait s'apercevoir que des hommes

succombent autour de lui, et la mort, à tout prendre, ne lui sera jamais qu'un avertissement. Je sais bien que de telle vues n'iront pas susciter quelque scandale. J'en fais peu de cas. Le fait de votre fils, en vérité, me fournit une occasion trop favorable pour qu'il me soit possible de ne pas m'en prévaloir. Que serait Jésus, je vous le demande, si cette mort cruelle que vous pleurez ne l'avait frappé ? Il avait prédit sa fin, elle était le couronnement plausible de sa carrière : seule, elle donne quelque lustre à son image assez terne, et s'il est destiné à la célébrité, c'est à elle encore qu'il devra cet honneur que son existence ne lui a pas mérité. Mais vous n'avez rien compris à ces nécessités supérieures. Vos larmes ingénues prouvent à suffisance que sa véritable destinée vous a toujours trouvé fort indifférente. Vous eussiez voulu le garder auprès de vous : le souci de sa gloire et de sa grandeur vous touche peu. Ame vulgaire, pleurez donc votre soûl : vous avez insulté à tout ce qui faisait la raison d'être de votre fils : baignez de larmes sa dépouille, puisque son esprit

toujours vous est demeuré étranger, mais souffrez que je m'élève contre vous ! On raconte que Jésus, étant enfant, un jour trompa votre surveillance, et que l'ayant retrouvé enfin, après de longues recherches, assis parmi les docteurs de la loi qu'étonnait sa précoce intelligence, comme vous le réprimandiez, il vous répondit : " Femme, ne vous-inquiétez point, qu'avez-vous à vous mêler des affaires de mon Père ! " Dès cette heure, il avait percé la lourdeur de votre intelligence. Que dirait-il à présent où, par vos plaintes impies, vous révoquez en doute du même coup et sa divinité et sa mission ?...

V

à Luc l'Evangéliste.

Un ami me fait tenir à l'instant une copie du petit ouvrage que vous venez de consacrer à la vie d'un homme dont j'apprécie plus la mort que le caractère. Avec l'indignation d'un cœur généreux, il me signale certain passage où, rappelant la mémoire d'un mendiant nommé Lazare que nous connûmes il y a quelques années, vous semblez m'en imputer la fin malheureuse. Tout en le remerciant, j'ai assuré cet ami bénévole que de telles insinuations, pas plus que la plaisante liberté que vous prenez de me faire mourir un peu prématurément et de me vouer aux flammes de l'enfer, ne pouvaient me porter ombrage, et qu'au surplus, il attachait aux inventions d'un nouvelliste une autorité dont elles n'é-

taient point dignes. Pour en finir avec cette histoire, je me résouds, quelque indifférents que me soient vos jugements, à vous donner un mot d'explication. Je ne doute pas un moment que cette lettre ne soit complètement inutile ; mais il me plaît de l'écrire, parce qu'elle m'est une occasion de contrôle, et me permet, avant de l'effacer sous mon mépris, de prendre congé avec égard d'un homme dont le commerce jadis me valut de l'agrément. J'ai apprécié chez vous, en effet, le plus grand désintéressement, de l'honnêteté, du zèle et une sorte de sévérité ardente qui vous est particulière. L'étroitesse de vos opinions toutefois me choquait dès alors, et j'ai senti maintes fois, derrière votre réserve, l'impatience et la contradiction prêtes à se lever. Je reconnais aujourd'hui la justesse de mon sentiment. L'ami dont je vous parlais, à des rancunes personnelles pensait devoir attribuer votre animosité ; s'il eût mieux connu les hommes en général, et en particulier, votre esprit exclusif et emporté, il aurait compris que la haine des idées que je représente justifie seule vos attaques. Rien en vérité ne rend

un être plus haïssable que les idées qu'il porte: d'instinct, nous sommes poussés à détester en elles la négation de nous-mêmes: il nous semble que par la tolérance, nous donnerions à entendre qu'il n'est en nous aucune résistance spécifique que l'on puisse contrarier. Sans en démêler les éléments, vous percevez en moi une force sur quoi vos efforts n'ont point de prise et qui, rebelle à la douceur, se développe sous la violence. Faute de la maîtriser, vous souhaitez du moins l'amortir. J'approuve cette politique, et votre hostilité ne saurait me déplaire. Pour situer les individus dans leur rapport véritable, rien qui vaille la haine ! Combien j'en préfère les effets à ceux de l'amour qui, en dépit de toute économie et pour la simple commodité des relations, assemble et raccole les gens les plus contraires ou les plus dignes de l'être ! La charité que vous préconisez entraînera de graves désordres : vous prétendez tout confondre : le jour où chaque âme aura revêtu l'uniforme, quel moyen vous restera de vous distinguer ? Pour moi, je tiens fermement que la dissidence seule constitue les raisons d'être et les valeurs,

et parce que nous touchons ici au point central de notre désaccord, je veux prendre la peine d'en marquer brièvement la signification et l'importance. Que me reprochez-vous après tout dans les quelques lignes que vous consacrez à exalter Lazare et à me rabaisser injurieusement ? Encore que vous ayez peut-être manqué de goût en parlant de ces choses, je continue de croire que ce ne sont pas mes richesses, mes habits de pourpre et de lin fin, ou la délicatesse de mes repas qui vous offusquent. Voilà des détails d'intérieur qui échappent à votre censure : que si d'autre part vous vouliez m'entreprendre à ce sujet, j'aurais vraiment beau jeu de ne voir en votre acrimonie que cette sorte de dédain hypocrite qu'affectait le renard de la Fable à l'égard des raisins que vous savez. Et puis, est-ce que je vous fais grief de courir jambes nues ou de vous nourrir de poisson sec ? — Il implique donc de supposer que vous ne réprouvez en ma conduite que ma dureté envers Lazare. Eh bien, apprenez que si je n'ai pas secouru ce malheureux, ce n'est pas que je n'aie ressenti combien il était dénué,

mais bien parce que rien, malgré mon abondance, ne m'était superflu et aussi, que rien de ce que j'aurais pu céder au mendiant ne lui eût été profitable. Le scandale où doit vous induire pareille déclaration, aidera à ce que le développement que je vais donner à ma pensée, ne soit pas tout à fait superflu. La conviction que nul en ce monde n'a le droit de demeurer immobile fait la base de mon système. A ce principe, j'estime que vous ne contredirez pas : nous ne dissentirons que sur la direction ou la moralité de notre activité. Je tiens pour assuré en outre que chaque être a un but spécial et distinct, et pas un instant je n'admettrai qu'on impose une fin commune à tous. Un impérieux devoir dès lors se propose, j'entends de trouver la voie de sa destinée: du jour où nous l'aurons découverte, il nous faut désormais y marcher ! Sans doute, je n'admets pas la prédestination : mais il est une fatalité intime à quoi nous ne saurions nous dérober : souvenez-vous d'Hercule au carrefour du Bonheur et de l'Héroïsme. Du moment que mon esprit a pu concevoir un si grand sujet, je n'ai cessé de

me dévouer à ma vocation. Tous mes efforts n'ont tendu qu'à faire de moi le spécimen le plus parfait de moi-même : j'ai voulu me réaliser. Pareil ouvrage exige une double action, c'est à dire qu'il convient d'une part que nous exaspérions tout ce qu'il y a de personnel en nous, et que par ailleurs rien d'extérieur que vienne jamais altérer les purs éléments de notre entéléchie. Assurément ne faut-il se refuser ou s'opposer à quoi que ce soit, mais celui qui aura nettement discerné sa destinée sait ce qui le sépare des autres, et dans le riche butin de ses sens, il apportera d'instinct un choix judicieux et lucide. Il importe que le prochain toujours, et vous avez beau dire, nous demeure étranger. Le soin de nous-même, de notre progrès constant, doit seul présider à nos rapports avec Autrui, qui ne nous sera guère ainsi qu'une occasion d'exercice moral. J'ajouterai au surplus que pour un homme qui s'est adonné tout entier à sa propre création, dans le temps et l'espace, il devient bientôt impossible de concevoir, à propos de ceux qui l'entourent, un sentiment qui ne soit utile ou afférent aux

desseins qu'il poursuit : il n'en a pas le droit d'abord vis-à-vis de lui-même : si l'on considère ensuite le côté inverse de la question, on reconnaîtra qu'un sentiment intempestivement manifesté est de nature à troubler singulièrement celui qui en fait l'objet, et par là, à contrecarrer, sinon à dévoyer, sa destination personnelle. Revenons à présent aux accusations que vous portez contre moi. Je crois en avoir assez dit pour que vous consentiez des motifs à ma conduite, et ne vous borniez plus à tout expliquer par une insensibilité hors de propos. Désormais, vous entendez aussi, bien que vous m'appeliez parfois tout crûment le Mauvais-Riche, que le lin fin, la pourpre et l'appareil somptuaire de ma maison, ne sont pour moi que de vulgaires moyens, le bronze dont on fait la statue ou, si j'ose m'exprimer de la sorte, l'escalier magnifique par quoi je procède vers mon but. A chaque degré, je m'élève d'autant au dessus de la foule, de Lazare, je le prends ici dans un sens purement représentatif, et de vous-même. De tout le luxe qui m'environne, rien ainsi n'est indispensable à

ma vertu, rien non plus ne lui est superflu. Il vous faut bien reconnaître dès lors, qu'en ne secourant point le lépreux, je n'ai fait qu'obéir au commandement impérieux d'un prosélytisme nettement déterminé. Qu'eussé-je pu lui donner, au demeurant ? Les valeurs, vous le savez, sont incommunicables. Si j'ai assumé les apparences de l'avarice, c'est parce que je ne pouvais faire bénéficier Lazare de quelque chose qui lui convînt, et aussi, parce que Lazare, pour rester quelqu'un, devait rester pauvre. Pouvais-je impunément laisser tomber vers lui, du haut de mon escalier, l'aumône d'un peu d'or ou de nourriture ? Mais, enrichi ou repu seulement, Lazare cessait d'exister, et du coup, j'avais commis le crime le plus impie ; la suppression d'un caractère de vie ! Songez-y bien : autant devons-nous prendre soin d'embellir sans cesse l'œuvre d'art que nous sommes, autant il convient de respecter l'œuvre d'art chez les autres.En vérité, je vous le répète, si j'avais accordé quelque aide à Lazare, ce qui ne m'était d'aucune façon utile, j'aurais enlevé à sa figure le seul intérêt qu'elle présente ;

je détruisais peut-être l'effort d'un longue vie de macérations, et en tout cas contrariais apertement les intentions de la destinée qui ne fait rien sans raison. Laissez-moi d'ailleurs vous présenter mon idée sous un autre aspect. Supposons que quelque thaumaturge, quelque thriacleur, se soit avisé de guérir votre ami de la lèpre : ne voyez-vous pas qu'à l'instant,il perd sa particularité et qu'en outre, l'amitié des chiens qu'attirait son odeur, lui est retirée? Croyez-moi, Luc, vous ne cherchez le bonheur et la perfection de tous les hommes qu'en vous négligeant vous-même : à la peine que j'éprouve à graver ma propre image, je sens bien ce qu'il y a de vanité à s'embarasser du soin de ses semblables. Du reste, cette tentation me sera épargnée. Ce qui constitue ma raison d'être, si je le passe à mon voisin, je le supprime en moi aussitôt. L'important d'un homme, c'est d'être unique et différent. Puissent la contradiction et la guerre règner toujours parmi eux ; tant de contacts hostiles les aideront à préciser leur figure spirituelle ; on ne connait jamais si bien la place de ses reins qu'au moment où quelqu'un

vous baille du bâton au travers ! Il est juste néanmoins de n'user de violence qu'à bon escient; car il est une chose qu'il faut respecter chez le voisin, j'y insiste, c'est ce qui le fait dissemblable à nous-même. Et voilà la raison pour quoi je ne vous combattrai jamais. Prêchez donc l'égalité et la fraternité, aimez et faites l'aumône à tous les Lazare des carrefours, on verra mieux, par vertu de contraste, que je ne me soucie que de moi-même, et vous aurez inconsciemment servi à m'isoler à mon gré. Jusqu'ici, je n'ai fait qu'expliquer mon attitude. Je pourrais la justifier aux yeux de tous si l'appréciation publique n'était le moindre de mes soucis; vous-même, d'ailleurs, par le dénoûement imaginaire que vous prêtez dans votre ouvrage aux malheurs de Lazare, ne marquez-vous pas avec éloquence que je n'ai pas eu tort ? A qui donc est-il redevable de cette insigne élévation et de sa familiarité avec Abraham ? N'est-ce pas à moi seul ! Où serait-il à cette heure si je m'étais attendri sur son sort ?.. Mais je dédaigne le mensonge, et ne veux point réclamer le bénéfice d'un bienfait illusoire : oui, j'ai laissé

Lazare périr de faim sur mon seuil, et ne vous récriez pas : quand vous aurez acquis comme moi la dure expérience du cœur, vous saurez que la pitié est rarement de mise. Elle assume de bien lourdes responsabilités, et vous apprécierez plus tard les ravages qu'elle cause dans le monde des âmes. Ne nous interposons jamais entre le hasard et la destinée d'un homme : pas de médiation ; nous n'avons pas qualité pour cela ! Chaque destinée est unique et incompatible. Croyez-vous que ce soit sans raison que jamais un être n'a pu rencontrer de visage identique au sien : je vois en ce fait, tout au contraire, une façon d'avertissement providentiel que vous auriez tort de ne pas considérer : vous me direz en fin de compte que j'étale un égoïsme cynique et révoltant : je serais fâché de vous voir affirmer le contraire, rien ne pouvant m'être plus désagréable que votre approbation. Au lieu de vous répondre, je vous poserai une question. Un homme élève des molosses ; il les nourrit de viande crue et de sang, les dresse à la lutte et au meurtre : prétendez-vous qu'il est égoïste, parce qu'il ne lâche

pas ses bêtes dans la rue et qu'elles ne pillent point les passants ? Un autre collectionne chez lui les épées, les piques et les poignards ; il les effile, les aiguise, les remoud sans cesse; sera-t-il égoïste pour ne pas les essayer dans le dos de quelque inoffensif visiteur ? Tenez pour certain que le régime auquel me voici soumis depuis tant de temps n'est pas sans développer en l'être de redoutables énergies. Il vous paraît fâcheux que je ne les manifeste pas ; la foudre est belle, mais le nuage gonflé d'orage qui n'éclate pas, est plus tragique encore. Le jour où je cesserai d'être gratuit, nul doute que vous ne trouviez que ça vous coûte un peu cher. Allez, ô homme imprudent, c'est en ne m'occupant pas de vous, que je donne la preuve la plus notoire de mon humanité...

NOTES

I

Pour ne point allonger démesurément l'épigraphe, il m'a fallu, en tête de cet ouvrage, réduire de moitié ma citation. Qu'on me permette de la compléter à cet endroit. " Le principal, au ciel et sur la terre, est-il dit dans PAR DELA LE BIEN ET LE MAL, c'est *a'obéir* longtemps, et dans une même direction. " L'admirable parole, et comme elle marque d'un trait incisif qu'on ne saurait exercer l'autorité, sans l'avoir au préalable imposée à soi-même. Et pour nous faire toucher tout de suite notre chèque, Nietzsche ajoute " Il en résulte toujours à la longue quelque chose pour quoi il vaut la peine de vivre sur la terre, par exemple, la vertu, l'art, la musique, la danse, la raison, l'esprit...... "

II

Quand parurent pour la première fois les *Lettres choisies*, certains esprits supportèrent mal la liberté que je prenais avec des personnages qu'il avait les plus fortes raisons de vénérer. Ils me le firent bien voir, et leur ton marquait assez l'indignation qu'il concevaient de mon procédé. Ce zèle pieux en vérité les soulevait à tort, et je ne mettais pas plus en cause leurs héros familiers que je n'avais l'intention de contester l'excellence ou la vertu de leur doctrine. Je n'entends point me donner l'air de m'excuser ou de rattraper le scandale : encore est-il permis de faire observer que de ces hautes figures, je n'ai emprunté que l'autorité qu'en vertu de la puissance qu'il exercent dans le monde des âmes, leur seule évocation est capable de prêter à une fiction. Pas un instant, je n'ai songé à leur manquer de respect. En mes développements un peu arides, le Christ, sa mère et l'Evangéliste tiennent tout uniment l'emploi d'énergiques et retentissantes métaphores. Sans doute, ne m'apparaissent-ils point ce qu'ils sont au regard de ces critiques à qui je faisais allusion plus haut ; mais je reconnais leur nécessaire et souveraine valeur. Je les tiens pour indispensables, en effet, à notre économie sociale : ils sont des éléments de gouvernement, et comme tels tout au moins il importe qu'on les ménage. — Qu'on n'oublie point au surplus, qu'il n'est pas que les mariages d'amour pour fournir d'heureux résultats...

III

Un apologue, pour finir.

Comme un jour Zola se promenait au bras d'un de ses disciples, de cette allure un peu traînante que lui donnaient les chaussures éculées qu'il avait coutume de porter, moins par esprit d'économie que parce qu'il était inattentif à toute espèce d'élégance, on raconte qu'il dit tout à coup: " Vous l'avouerai-je, cher ami, je suis aussi fier d'avoir écrit l'Histoire des Rougon-Macquart que de l'avoir su faire tenir en vingt volumes..."; Et le complaisant s'apprêtant aussitôt à louer congrûment une telle puissance de condensation, " J'entends, interrompit Zola d'avoir su fixer d'avance le nombre exact de volumes qui lui étaient nécessaires "... — Hé ! pour un Zola, ce n'était point si mal !...

TABLE DES MATIÈRES

DU MÊME AUTEUR :

Douze Petits Nocturnes.

Les Oiseaux dans la Cage.

A eux Deux.

La Musique et la Vie.

Les Mains Gantées et les Pieds Nus.

Les Jardins d'Armide.

Paysages (grèce-turquie).

Les Escales Galantes.

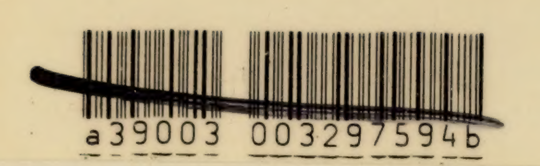
Les Dames au Jardin.

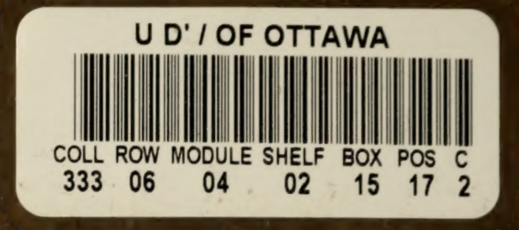
Le Tentateur.

Paul Claudel.

Du Sentiment de l'Exotisme.

ACHEVÉ D'IMPRIMER A BRUGES LE VINGT-HUIT FÉVRIER MIL NEUF CENT SEPT PAR LA "SAINTE CATHERINE PRESS" POUR ARTHUR HERBERT Ltd.


a39003 003297594b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 04 02 15 17 2